

Mes voyages avec Joël

1971/72 — 1975/76

Bernard Jolivalt



Le désert entre Khartoum et Kassala, au Soudan.
À gauche du camion : Joël. Au premier plan : BJ.
Photo : Roland Blanc, 1971

Toutes les autres photos : Bernard Jolivalt
(sauf celle sur cette page)



www.bernardjolivalt.com



À bord du *S/S Luxor*, lac Nasser, janvier 1976

Khartoum, Kassala

D'après mes notes de voyage tenues au jour le jour, c'est le 2 décembre 1971 que je rencontre Joël à l'auberge de jeunesse de Khartoum. Je suis au Soudan depuis quelques semaines déjà, où je m'intéresse aux activités du Front de Libération de l'Érythrée. C'est ma période révolutionnaire-tiers-mondiste, qui se poursuivra quelques années encore. J'avais déjà fait une ou deux fois la navette avec Kassala, une ville à la frontière érythréenne qui sert de base arrière aux insurgés qui n'ont jamais accepté que le pays, autrefois colonie italienne, soit fédéré contre son gré avec l'Abyssinie pour former l'Éthiopie. Les autorités ferment les yeux sur leur présence qui pourrait les relations diplomatiques entre le gouvernement soudanais et celui de l'empire abyssin.

Les réfugiés sont disséminés dans des camps en toile assez loin de la ville. La veille, j'étais revenu d'un périple assez surréaliste en camion à travers le désert de Nubie au sable rouge, jusqu'à Port Soudan, une morne ville écrasée de soleil sur les rivages de la mer Rouge. Puis j'avais repris la direction de Kassala dans un invraisemblable train qui avait bien du mal à gravir les contreforts montagneux. Les passagers descendirent pour alléger les wagons, et le mécanicien jetait des poignées de sable devant les roues de la locomotive afin qu'elles agrippent mieux les rails sur lesquels elles patinaient en projetant des étincelles.

Joël a l'intention se rendre à Djibouti, mais il faut pour cela traverser l'Éthiopie. Il a obtenu le visa vers ce pays à Tripoli, en Libye, mais la frontière la plus proche est fermée à cause de la guerre d'indépendance menée par les Érythréens. Le seul moyen de rejoindre Djibouti, c'est la voie aérienne, *via* Addis-Abeba. Pour compliquer la situation, l'Éthiopie exige non seulement un billet d'avion pour entrer dans le pays, mais aussi un autre pour en sortir. Ce trajet est un gros détour et représente surtout une somme que Joël ne possède pas. Nous voyageons avec de petits moyens, sans aucune assurance, sans sécurité sociale et sans nous soucier des points pour une retraite à laquelle nous ne pensons même pas. Il est important de vivre aujourd'hui ce que nous n'aurons probablement plus l'occasion de vivre plus tard. Nous sommes libres et sans attache. Nous assumons notre indépendance.

Les loisirs sont limités dans cette ville sans charme, confite dans une atmosphère torride qui s'étale sous un ciel laiteux d'une insoutenable luminosité. Hormis la longue promenade sous une chaleur torride le long des berges du Nil bleu, jusqu'à la jonction avec le Nil blanc, il n'y a pas grand-chose à faire et moins encore à voir. Un

interminable pont métallique d'une hauteur vertigineuse traverse le fleuve à la jonction des eaux sombres du Nil bleu dévalant des montagnes éthiopiennes et de celles, plus claires et limoneuses, provenant du Nil blanc paresseusement arrivé de l'Ouganda. Les deux courants coulent longtemps côte à côte sans se mêler, dépassent Omdurman, la vieille ville et ancienne capitale du pays, pour s'enfoncer dans le désert de Nubie où le large fleuve décrit une immense boucle avant de devenir le lac Nasser à la frontière égyptienne. Je regarde loin en contrebas des pêcheurs sur les rives boueuses. Haut dans le ciel, des milans noirs chasse acrobatiquement des insectes.

Le retour vers l'auberge de jeunesse est toujours pénible. C'est un interminable cheminement dans une chaleur étouffante et enveloppante, le long de vastes avenues désertes. De grandes jarres en terre cuite sont parfois posées au coin d'une rue. Elles contiennent une eau douteuse que la chaude brise chargée de poussière, quand il elle souffle, rafraîchit par un phénomène d'évaporation. On puise cette eau qui fait le bonheur des rares passants et des mendiants avec une timbale cabossée tenue par une chaînette. Aucun des voyageurs en transit à l'auberge de jeunesse ne risque à la goûter. Je crois bien que je suis le seul à l'apprécier au plus chaud de la journée. Un voyageur états-unien fut épouvanté rien qu'à l'idée de porter à ses lèvres cette timbale assurément contaminée par d'innommables miasmes.

L'auberge de jeunesse est un ensemble de bungalows en ciment rapprochés les uns des autres, irrégulièrement disposés autour d'une sorte de cour poussiéreuse au milieu de laquelle un acacia fournit une ombre généreuse. Les voyageurs ne se mêlent pas beaucoup. Des Japonais bruyants et peu amicaux restent entre eux et préparent des sandwiches aux mauvais beurre, sardines à l'huile et confiture de prune. Il y a aussi un groupe de cyclistes indiens rigolards qui font le tour du monde à vélo. Ils montrent avec fierté leur pressbook et racontent leurs aventures dans le désert asiatique, les chiens sauvages qui les coursèrent dans le col de Khyber, le camion qui les sauva de la soif en Iran. Et pour nous faire plaisir, Paris, la tour Eiffel !

Un Irlandais voyage avec pour tout bagage une couverture, un passeport et des chèques de voyage. C'est tout ce qui lui resta après la traversée de la Turquie en Land Rover avec des amis. Dans l'est du pays, une bande armée leur a tout volé. Les uns rentrèrent en avion, lui avait choisi de continuer seul. Il y a aussi un type bizarre coiffé d'un *fez* rouge ottoman, qui porte des lunettes de soudeur et, pour une étrange raison ne se sépare jamais d'un balai en ajoncs.

Des jeunes soudanais fréquentent l'auberge. Ils se disent vaguement étudiants, prétextent de pratiquer l'anglais et regardent partout en espérant trouver une fille, car il

passé parfois une voyageuse solitaire. Ils se bercent de fantasmes lubriques sur l'occident, la France notamment, où selon eux il suffit de héler une fille dans la rue pour coucher avec. Nous leur expliquons à quel point nous apprécions la tranquillité de leur pays, où les femmes sont tenues et où l'en rentrer chez soi sans être importuné par des grappes de filles en rut qui attendent sur le paillason. Ça les rend dingues. Leur libido en feu, ils se jurent d'aller en France.

Chaque bungalow est un dortoir à trois lits superposés, six en tout rangés le long des murs, avec une petite table basse au milieu et quelques tabourets. Pas de rangement. L'un des lits est occupé par un Anglais que l'on surnomme le *teacher*, le prof. Il a trouvé un travail d'enseignant quelque part dans la ville, mais il en parle peu. Il attend d'avoir suffisamment économisé pour reprendre la route. Ces piaules peu confortables n'étant pas climatisées, la chaleur est étouffante même la nuit. Je dors plus volontiers dehors, sur l'un des quelques lits de camp menaçant ruine.

Sur la route, les conversations portent principalement sur les informations pratiques : les moyens de voyager, le hébergements bon marché, la nourriture, les complications administratives... Justement... L'américain de New York me montre son passeport avec la mention *Not valid for Albania, North Vietnam, North Korea*. Il se vexe quand je lui montre le mien en lui disant que dans un pays véritablement libre, on ne limite pas la liberté de voyager.

On se raconte peu. Hormis le pays d'origine, l'itinéraire que l'on a suivi – qui intéresse ceux qui font le voyage dans l'autre sens – et les projets de route, on sait peu de choses des uns et des autres, et on ne tient finalement pas à en savoir davantage. Ce n'était pas plus mal car chacun a pris ses distances avec la vie d'avant. Il n'y avait pas à l'époque ce cordon ombilical que sont aujourd'hui Internet et le courrier électronique. Il n'y avait pas même de téléphone, à moins d'aller à la poste et payer très cher une communication de mauvaise qualité qui ne pouvait être établie qu'après plusieurs heures d'attente, et parfois pas du tout.

* * * * *

Joël compte retrouver à Djibouti ses amis des quartiers autochtones qu'il s'était fait pendant son service militaire dans ce lointain territoire, dernier confetti d'un empire colonial révolu. Il raconte la ville : Djibouti est divisée en deux zones très distinctes : la ville blanche, avec ses grandes maisons ottomanes à hautes fenêtres ogivales et la place Ménélik bordée de brasseries comme on en trouve en métropole. Car Djibouti est encore le chef-lieu du Territoire Français des Afars et des Issas, un dernier vestige du colonialisme. Au pied d'un talus en moellons, le long de l'avenue du Bender,

s'étendent les quartiers autochtones, un océan à perte de vue de maisonnettes informes et de cabanes menaçant ruine, un bricolage approximatif de planches et de tôles ondulées alignés le long de rues sans trottoir et tirées au cordeau, que parcourent indolemment des chèvres faméliques à la recherche de quelques morceaux de carton à brouter. Les quartiers écrasés de soleil sont divisés par des avenues numérotées dont la grande largeur favorise les mouvements de l'armée et les tirs en cas de soulèvement.

Au-delà des quartiers, après un immense terrain vague, c'est le barrage, une enceinte de plusieurs rangées de boudins de barbelés déroulés côte à côte, truffée de mines antipersonnelles et de fusées éclairantes qui explosent ou filent vers le ciel et illuminent les environs au moindre contact des autochtones attirés par les lumières de la ville, qui espèrent s'introduire dans le territoire, poussés par l'illusion d'une vie meilleure. Décrivant un arc de cercle, le barrage s'étend d'un bord de mer à un autre, clôturant Djibouti entre des miradors tenus par la Légion étrangère qui avait la gâchette facile, et le golfe d'Aden que parcourent les voiliers de plaisance du club nautique, les pittoresque boutres de l'océan Indien, les cargos et les tankers. On retrouve, errant en ville, les éclopés du barrage. Des gamins qui jouent en bas du Bender donnent à tâter, avec le grand sourire des rescapés, un bras ou une jambe dans lesquels on sent au toucher des éclats métalliques enfouis dans les chairs. Une mendiante connue et redoutée sème tous les soirs l'épouvante sur la terrasse du Café de Paris lorsqu'elle dévoile lentement devant chaque table, d'un geste calculé, son visage émacié sans mâchoire. Les clients se dépêchent alors de lui donner la pièce pour qu'elle masque cette horreur et s'en aille mendigoter ailleurs.

L'enfance quelque peu remuante de Joël lui avait valu d'être incorporé dans un bataillon disciplinaire. Il la livrait par petites touches : la maison bretonne en terre battue, la soupe servie dans des écuelles creusées directement dans le bois d'une grande table que l'on débarrassait en jetant un grand seau d'eau à travers... L'enterrement de sa mère quand il avait neuf ans après lequel tout le village lui en voulu de n'avoir pas versé une seule larme, un orphelinat ou une maison de correction, ou les deux à la fois, où les velléités d'indépendance et de liberté étaient durement réprimées... Il avait une douzaine d'année lorsqu'il fugua avec l'intention d'aller en Suisse en auto-stop. Pourquoi la Suisse ? Parce que c'était le pays le plus proche et que la police n'irait pas le chercher à l'étranger. Un conducteur complaisant se montra particulièrement amical avec lui sur les routes traversant une sombre forêt. Jusqu'au moment où il pila devant la gendarmerie d'un petit patelin, hélant le planton en faction

devant la porte en désignant Joël : « *C'est sûrement un fugeur. Je vous le laisse ! Pensez-donc, faire du stop à cet âge !* ».

Joël n'ayant aucun papier sur lui, les gendarmes se trouvèrent fort dépourvus pour l'identifier. L'automobiliste avait redémarré sitôt le gamin déposé sur le trottoir et personne ne savait d'où il venait. De la Suisse allemande toute proche ? De France ? D'Italie peut-être... Joël se gardait bien de répondre. De guerre lasse, les gendarmes entreprirent de fouiller ses affaires. Ils trouvèrent un livre en français, Joël avait toujours eu le goût de la lecture. « *Maintenant qu'on sait d'où tu viens, s'exclama l'un des pandores, il va falloir que tu t'expliques* ».

Ramené au bercail, Joël compris qu'on l'oublierait s'il décrochait un examen, n'importe lequel. Il choisit le dessin de lettres. Le diplôme en poche, plus personne ne lui chercha des ennuis. Il se découvrit une passion pour la peinture et vécut une vie de bohème du côté de Honfleur, jusqu'au moment où l'armée se rappela à lui. En raison de son enfance, il fut affecté à un régiment disciplinaire.

À Djibouti, l'armée jouait un rôle résolument répressif. De temps en temps, Joël était de garde dans l'un des miradors du barrage. Il profitait du calme du désert – il ne se passait jamais rien –, de l'ombre du petit toit en bois peinturluré en blanc et de la brise pour sommeiller. Un jour pourtant, un dromadaire s'approcha imprudemment du barrage, déclenchant un feu d'artifice de fusées, heureusement sans mal pour lui. Paniquée, la pauvre bête reflua précipitamment au galop. Quelques minutes plus tard, une jeep chargée de légionnaires déboula : « *Ils sont partis par là !* » s'écria Joël du haut de son perchoir en désignant l'immense désert plat comme une assiette. La jeep fila à fond de train puis disparu au loin.

L'armée bouclait de temps en temps les quartiers autochtones avec des rouleaux de barbelés. Les officiers s'arrangeaient sournoisement pour que les points d'eau se trouvent de l'autre côté de la barrière, hors de portée des habitants, des femmes et des enfants surtout, qui restaient plantés là avec leur bidons et jerricans vides, invectivant des militaires impassibles. Joël fit signe aux femmes somaliennes de lui passer leurs récipients, qu'il remplit ensuite un à un, impassible sous les quolibets des militaires qui voyaient l'un des leurs venir en aide des « boucaques », des bronzés. L'anecdote fit le tour des quartiers. Joël fut accueilli en ami dans ces rues poussiéreuses où les gamins jettent des pierres à tout ce qui est blanc et porte l'uniforme, et où l'on retrouva un jour les restes dépecés d'un militaire dans les poubelles du voisinage. Joël s'installait parfois dans un bistrot en planches mal éclairé, ou sur un banc à l'ombre, et peignait les clients. L'un d'eux était un notable du quartier.

À la fin de son service militaire et contre toute attente, Joël se vit décerner un certificat de bonne conduite. Ce papier censé témoigner de sa soumission lui fut insupportable. Le jour du départ, il le colla sur une poubelle du camp et fut aussitôt convoqué par le colonel qui l'informa que ce geste était puni d'un mois de prison. À cause du climat, la chaleur torride et une humidité de près de 100 % en mars et en septembre, les geôles étaient particulièrement inhospitalières à Djibouti. Le gradé faisait-il partie de ces officiers lassés par l'obéissance moutonnière ? Toujours est-il qu'il lui mis un marché en main : « *La punition doit remonter la chaîne hiérarchique pour être validée. Vous monterez dans le prochain avion pour Paris. Si la réponse arrive avant le décollage, vous serez ramené et vous ferez votre année en prison. Si l'avion a décollé avant, vous serez libre.* » Les minutes à bord de l'avion furent très longues. Les moteurs se mirent en route, l'appareil quitta le tarmac, se positionna en bout de piste et s'élança. Joël s'envola, libre.

* * * * *

Joël a emporté pour le voyage des pinceaux et des tubes de gouache fatigués et tordus, car il compte bien peindre de nouveau des portraits, comme deux ans auparavant à Djibouti. Il a aussi dans son petit sac à dos en désordre, des livres de Céline, *Le voyage au bout de la nuit*, bien sûr, et sa suite, *Mort à crédit* dont l'intrigue précède chronologiquement le voyage, et aussi *D'un château l'autre*, et de Sartre, il avait emporté *Le Mur*. Cela me rappelle une anecdote, à Kassala, où toute la ville sut bien vite que j'étais français. Sur un trottoir dallé, sous des arcades, des bijoutiers accroupis à même le sol, vêtus de leur longue gandourah traditionnelle blanche et d'un turban en coton, actionnaient des petites turbines à main qui bourdonnaient et chauffaient à blanc un peu de charbon de bois entassé dans de minuscules foyers sur lequel fondaient de petites quantités d'or ou d'argent. L'un d'eux m'arrêta tout à coup de sa main tendue en s'écria avec un grand sourire : « *De Gaulle - Jean-Paul Sartre* ».

* * * * *

Dans les dernières lueurs du jour, quand le ciel se pare de splendides teintes couleur de feu et que le sol et les murs sablonneux renvoient encore un peu de la chaleur accumulée tout au long de la journée, nous quittons l'auberge de jeunesse pour rejoindre une petite place où des marchands ambulants ont laissées bouillir des fèves pendant toute la journée dans d'énormes récipients. Ils les servent nappées d'huile et saupoudrée de paprika, avec des cubes de fromage de chèvre en supplément, et la galette de pain comme couvert. Cette platée de *fouhl* ne coûte presque rien et elle sera mon ordinaire pendant des semaines. Cet unique repas de la journée se clôt toujours

avec une citronnade locale : des morceaux de citrons verts jetés dans un mixer, généreusement recouvert de glaçons et d'un peu de sucre ; le long hurlement du mixer, et la boisson était prête.

Nous sommes presque chaque soir invités par de petits groupes d'hommes accroupis autour d'un grand plat de *fouhl*, leur journée de travail terminée. Faut de vocabulaire, la conversation est succincte. Ils s'amusent des rares mots d'arabe glanés de ci de là, nous en apprenons de nouveaux sans même nous en rendre compte.

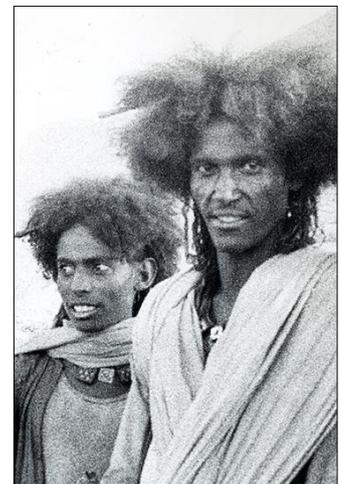
Ce soir-là, Joël étudie la carte, notamment les environs de Kassala, la ville-frontière



que je connaissais bien pour y avoir été plusieurs fois. Je le renseigne sur ce que la carte montre peu ou mal. Kassala s'étend au pied de deux massifs rocheux isolés dont le sommet plus élevé culmine à plus de mille mètres, séparés par un large ruban de terre qu'emprunte un chemin vaguement tracé.

Les colossaux éboulis de rocher à flanc de montagnes sont le domaine de hordes de singes cynocéphales qui fréquentent assidument un dépôt d'ordures et des panthères.

La zone frontière était une vaste plaine longeant les premiers contreforts de l'Erythrée, que parcourent les caravanes des tribus Hadendowa. Avec leur spectaculaire coupe afro, leur regard de braise et la longue épée souple qu'ils portent posée sur la nuque, les mains reposant à chacune des extrémités, ils ne passent pas inaperçus. Dans cette région étrange et silencieuse, balayée en permanence par un souffle chaud, un étranger n'aurait lui aussi pas passé inaperçu, ni des Hadendowa, ni de la police locale, ni des indépendantistes du FLE éparpillés dans la brousse de l'autre côté de la frontière.



L'autre voie d'accès était la route de Gedaref, une ville plus au sud. Une route menait ensuite directement à l'Éthiopie sans passer par l'Erythrée en guerre. mais Gedaref était à des dizaines de kilomètres de la frontière, elle aussi fermée. Aucun camionneur ne prendrait le risque de la faire franchir par un étranger.

Bloqué depuis plusieurs semaines à Khartoum, Joël s'impatiente. Il décide de franchir clandestinement la frontière à Kassala et quitte l'auberge de jeunesse le lendemain, dès le lever du jour.

Dans son livre *Aden-Arabie*, Paul Nizan dit avec amertume de ces contrées proches de la mer Rouge qu'elles « *ne sont pas faites pour ceux qui aiment les femmes* ». Le jeune écrivain était mal informé.

Ce soir-là, Wolfgang, un Allemand, me proposé de faire un tour dans le quartier réservé d'Omdurman. Qu'il put y avoir de la prostitution publique dans un pays en apparence aussi chaste, et qui plus est dans une ville à l'histoire chargée, séparée de Khartoum par la Mosquée du Nil vénérée dans toute la contrée, me surprit mais ne m'étonna pas.

Nous traversons de nuit le labyrinthe des vieilles rues sablonneuses peu éclairées. Au détour de l'une d'elles, de longues files d'hommes, la plupart en gandourah sombre et portant le turban blanc traditionnel, se tiennent devant des portes closes dans la lumière blafarde du clair de lune. De temps en temps, l'une d'elles s'ouvre, un homme en sort et se dépêche de disparaître dans la nuit tandis qu'un autre entre et que la porte se ferme. La discipline dans les rangs est surprenante, quand on sait que devant un cinéma, c'est une horde braillarde qui s'agglutine, chacun se poussant des coudes pour passer le premier. Là, chacun attend son tour, silencieux, patient et penaud.

Wolfgang semble coutumier les lieux. Il est comme toujours d'humeur rigolarde ; personne ne prête attention à nous. Chacun est enfermé dans sa gêne. La file s'amenuise, de nouveaux venus s'y ajoutent.

C'est notre tour. Un homme vêtu à l'occidentale – quelque chose dans sa corpulence m'évoque les policiers bien nourris que l'on croise dans les *police station* des moindres villages – me désigne une porte. Wolfgang va à une autre. La pièce est pauvrement éclairée par une ampoule nue au bout d'un fil. Une femme est couchée sur un lit en corde, sous un portrait défraîchi du président Gaafar Nimeiry qui toise les ébats d'un regard ténébreux. Le visage de la prostituée est à peine discernable dans l'ombre dense. Impossible de lui donner un âge... Elle semble peu surprise de l'intrusion d'un européen. Peu lui importe, la besogne sera la même. Sa lourde robe, brune sans doute, est remontée juste ce qu'il faut pour faire la petite affaire, et vite pour laisser la place au suivant.

Immobile, le visage impassible, elle n'exprime rien. Les bras abandonnés le long du corps, elle contente de servir d'exutoire à la misère sexuelle qui défilait dans son misérable gourbi.

Le paiement se fait à la sortie, au balaise qui nous avait fait entrer. Mon intuition était exacte, il est policier. Le proxénétisme améliore son ordinaire. Je ne lui cache pas ma surprise de trouver des prostituées au Soudan, à Omdurman. « *Elles ne sont pas*

d'ici » maugréa-t-il. Elles viennent du Liban, du Moyen-Orient, précise-t-il. Il en va de la fierté nationale.

Je retrouve Wolfgang. Lui aussi a pas été long et la triste besogne n'a pas entamé sa bonne humeur. Dans la chaude brise nocturne, nous cheminons le long de rues qui paraissent plus longues encore que de jour, puis le long de la rambarde en fer du pont dominant le Nil aux eaux noires et mouvantes où se reflète la lune, puis le long d'avenues dont les réverbères s'enfoncent loin dans la nuit, jusqu'à l'auberge de jeunesse à l'allée parcimonieusement éclairée. Tout le monde dort déjà.

Un autre français arrive à l'auberge de jeunesse : un grand barbu nommé Roland Blanc. Lui ne cherche pas à se rendre en Éthiopie. Sa destination, c'est Juba, dans le Sud-Soudan. Depuis une vingtaine d'années, les trois provinces noires et chrétiennes de cette région sont en guerre contre le pouvoir nordiste arabe et musulman. Les conflits méconnus ont toujours attiré les jeunes photographes désireux de faire leurs preuves. Pour le moment, la seule chose qui m'intéresse est la grande boîte de choucroute garnie que Roland trimballe dans sa besace. Je ne me serais jamais attendu à en trouver dans cette contrée retirée.

Joël réapparaît une petite semaine après son départ.

Arrivé à Kassala, il était resté sur place un jour ou deux pour repérer les lieux. Puis il s'engagea par une nuit claire entre les deux pitons rocheux. Faute de boussole, il s'était fié aux étoiles pour conserver le cap vers une partie peu peuplée des montagnes érythréennes, donc probablement dépourvue de poste-frontière. Dans le désert, loin de la pollution lumineuse des grandes villes, le ciel scintille de myriades d'étoiles ; la Voie Lactée est véritablement une traînée laiteuse d'une incroyable luminosité.

Joël se fia, pour la navigation, sur quelques étoiles particulièrement brillantes dont il ignorait le nom, mais dont l'alignement pointait dans la direction à suivre. C'était sans compter avec l'apparente rotation de la voûte céleste, et par conséquent celui e l'alignement d'étoiles. Au fur et à mesure qu'il cheminait, Joël suivit une trajectoire qui s'incurvait vers le sud à son insu.

Dès que le jour se fut levé, il resta caché entre des buissons d'épineux. Des Hadendowa passèrent comme des ombres au loin, sans le voir. Il patienta des heures dans l'odeur de sable et de végétation sèche poussée par la brise chaude, lisant un de ses livres pour passer le temps, écoutant et observant ce qui passait aux alentours, économisant le peu d'eau de sa gourde. La nuit venue, il reprit sa marche, guidé

croyait-il par les étoiles. Un énorme vacarme roula longuement dans la plaine puis le silence retomba. Il lui fut impossible d'en déterminer la cause.

Le deuxième jour, il repéra un bourg à quelque distance. C'était Tessénéi, une petite ville érythréenne qu'il s'était efforcé d'éviter. Il comprit que les astres l'avaient dérouté. Il n'y avait pas de poste-frontière, ou s'il y en avait un, il avait été déserté de longue date. Il croisa un paysan que sa présence incongrue n'étonna pas. Des femmes en longue robe de coton blanc, ou qui l'avaient été, travaillaient dans des champs. L'une d'elle lui offrit de l'eau et un fruit. Mais à peine s'était-il engagé dans la rue bordée de maisons basses en torchis, à toit en tôle et au crépis délité, qu'une jeep s'arrêta à sa hauteur. C'étaient des soldats éthiopiens, intrigués par cet inattendu voyageur.

Après un sommaire contrôle d'identité – Joël avait heureusement un visa en règle –, les soldats décidèrent de le reconduire à Kassala. La jeep roula précautionneusement sur un semblant de piste, dans la crainte des mines ou d'une embuscade. Quand des buissons étaient trop hauts, trop denses, et donc susceptible de cacher des insurgés, la jeep s'arrêtait, les soldats mitraillaient copieusement la végétation, puis elle repartait.

Joël fut remis aux autorités soudanaises, mécontentes de son initiative mais plus encore de s'être fait berner et de ne pas l'avoir arrêté avant même qu'il parvienne aux pitons rocheux. Ne sachant que faire de cet encombrant personnage, elle l'autorisa à retourner à Khartoum, non sans lui signifier qu'il était désormais interdit de séjour à Kassala.

* * * * *

Depuis trois ou quatre jours, un vent brûlant et fatiguant souffle sur Khartoum et fait s'entrechoquer avec un bruit presque métallique les longues feuilles sèches des palmiers Doum. Roland cherche à se renseigner sur le conflit dans les provinces du sud, mais il ne sait pas par où commencer. Les quelques contacts qu'il a mystérieusement dénichés ne sont pas fiables. Il n'était pas même certain de pouvoir remonter le Nil blanc en bateau jusqu'aux lieux où il se passe quelque chose.

Un matin, Roland revient du centre culturel, l'air sombre et contrarié. Un accord a été signé entre les rebelles du sud et les autorités du nord. Son sujet de reportage tombe à l'eau et il se retrouve là, à Khartoum, sans raison ni but. L'arrêt des embuscades et des massacres est pour lui une calamité. Et l'idée de rentrer bredouille lui répugne.

Joël avait tant et si bien vanté Djibouti que Roland se dit qu'il y aurait peut-être quelque-chose à faire dans cette terre d'aventures que parcoururent Arthur Rimbaud, Albert Londres, Joseph Kessel, Henri de Monfreid et d'autres encore. Peut-être même que Joël, qui semblait connaître tant de monde, lui trouvera un travail. Ce serait tout à

la fois l'occasion de se refaire financièrement et de trouver des sujets de reportage qui remplaceraient celui, avorté, du Sud-Soudan. Roland propose à Joël de lui payer le billet d'avion pour sortir du Soudan en échange de ses bons offices une fois arrivés à Djibouti.

Tous deux se rendent aussitôt dans les agences d'Ethiopian Airlines et de la Sudan Airways pour acheter les billets d'avion. Le vol de Khartoum vers Addis-Abeba étant trop onéreux, ils optent finalement pour un vol Kassala-Asmara, beaucoup plus court. Cela implique pour Joël, un retour dans la ville où il est censé ne plus jamais remettre les pieds.

Le vol est prévu quelques jours plus tard. J'accompagnerai Roland et Joël jusqu'à Kassala.

C'est presque à la fin de l'année – le 29 décembre 1971, pour être précis – que nous quittons l'auberge de jeunesse dans le froid vif de la fin de la nuit. Le parking des camions qui tient lieu de gare routière est assez loin de l'autre côté de la ville, dans l'industriel quartier de Khartoum-Nord, de l'autre côté du pont en treillis qui enjambe le Nil bleu. À cinq heures du matin, la circulation est quasiment nulle. Des chiens aboient au loin.

Les échoppes des vendeurs de thé et de *fouhl*, violemment éclairées par des lampes à acétylène, sont déjà ouvertes. Plusieurs camions dégingués, des *lorries* dont le compteur kilométrique a déjà fait plusieurs tours, sont répartis en désordre sur l'esplanade en terre battue. Des mécaniciens loqueteux, dégoulinant de cambouis, tripatouillent les moteurs et vérifient succinctement l'état des pneus. Les chauffeurs drapés dans leur gandourah, la tête ceinte d'un turban blanc, sirotent du thé brûlant en conversant. Le chargement des camions commence activement dès les premières lueurs du jour : des sacs d'oignons, des caisses de bières, des chèvres rétives qui bêlent désespérément et que l'on pousse sans ménagement sur le chargement. Les mécaniciens crient les destinations d'une voix aigrelette – *Gedaref Gedaref Gedaref ! Atbara Atbara Atbara ! Kassala Kassala Kassala !* – et les klaxons musicaux des camions qui s'apprêtent à partir retentissent de tous côtés. La *Cucaracha* était un succès local. On l'entendait souvent au départ d'un camion, dans la tenace odeur mêlée de poussière, de gasoil et de graillon.

Le prix du trajet est plus élevé pour les étrangers. Les places dans la cabine sont les plus coûteuses bien que les plus inconfortables car il n'est pas rare que quatre personnes se pressent pendant des heures dans l'habitacle transformé en étuve. Monter sur le chargement est autrement plus plaisant car on bénéficie d'une vue dans

toutes les directions avec en prime un agréable courant d'air. Des outres en peau de chèvre arrimées aux ridelles contiennent une eau brunâtre rafraîchie par le courant d'air mais je n'ai jamais vu personne en boire.

Un camionneur accepte de nous prendre pour un prix raisonnable. Nous nous installons sur des gros cartons, entre quelques sacs et parmi une dizaine de soudanais. Du haut du chargement, la vue portait loin. Des camions démarrent en même temps que le nôtre dans un concert de klaxons, en soulevant des nuages de poussière que le vent déjà brûlant emporta au loin en tourbillonnant. Ils font la course dans quelques rues avant de se disperser à l'orée du désert. Chaque chauffeur choisit sa trajectoire sur une piste qui s'étalera bientôt sur plusieurs centaines de mètres de largeur. Pendant quelques minutes, nous apercevons les camions au loin, puis plus aucun. Le grondement du vieux mais puissant moteur emplit tout l'espace.

Malgré son poids et son chargement, le camion trapu roule vite et bondit au gré des creux et des bosses. Le désert s'étend à perte de vue sans la moindre aspérité, hormis des touffes d'alfa éparses comme il y en a partout de l'Atlantique à la mer Rouge. Le vent forme fréquemment des tornades de poussières de petits cailloux et de débris végétaux – des *haboub*, dans le langage local – qui font parfois la course avec le camion et nous cinglent le visage lorsque nous coupons leur route. Le regard fixé au loin, les passagers parlent peu.

Au milieu de la journée, le camion se rapprochent du seul relief à des centaines de kilomètres à la ronde : le *jebel* Queili, un énorme caillou conique d'une centaine de mètres de haut. À une certaine distance, la température extrêmement élevée au ras du sol produit un étonnant mirage : le *jebel* est dédoublé. Deux montagnes vibrantes de chaleur semblent posées l'une sur l'autre.



Quelques temps après avoir dépassé le *jebel*, le camion s'arrête près de modestes cabanons plantés au milieu d'une nulle part d'une absolue platitude que délimite un horizon circulaire vibrant et indécis. D'autres nous y ont précédé. On y sert du thé et du café. Des

tornades de poussières naissent spontanément, errent quelques secondes puis s'évanouissent. Les camionneurs s'arrêtent une bonne heure dans ce lieu perdu où le temps semble suspendu. C'est le moment de se dégourdir les jambes. Roland offre des Gauloises aux chauffeurs. Un geste apprécié pour eux qui achètent ordinairement leurs Benson & Hedge à l'unité, tant elles sont chères.

Les camions reprennent la route. Joël est soucieux. La prochaine étape est la petite bourgade de New-Halfa, près d'une rivière à sec en cette saison. Quand un chauffeur a pris du retard ou s'il estime avoir assez roulé, il y fait étape pour la nuit. Un poste de police se trouve juste sur le parking et les policiers vérifient systématiquement l'identité de tous les voyageurs. J'avais déjà été contrôlé lors de trajets précédents et j'avais même passé une nuit au poste, soi-disant pour ma sécurité.

Quand il avait été viré de Kassala, Joël avait bien sûr été contrôlé à New-Halfa. Personne n'y échappait. Les policiers sont certainement au courant de ses tribulations, soit par le chauffeur du camion qui l'avait ramené quelques jours auparavant, soit parce qu'il a été signalé. Joël craint d'être arrêté puis refoulé vers Khartoum, ce qui compromettrait son arrangement avec Roland. Le fait qu'il possède des billets d'avions pour quitter le pays plaiderait sans doute en sa faveur, mais il ne pouvait prendre ce risque. Et même s'il fera nuit lorsque nous arriverons à New Halfa, il est probable que des policiers puissent le reconnaître. Sa haute silhouette élancée et sa gestuelle féline ne sont pas de celles qui passent inaperçues.

La nuit tombe tôt et rapidement sur le désert. Il fait noir dès dix-huit heures, ou juste après. L'obscurité ne ralentit en rien le camion qui continue de rouler et de tanguer comme un navire, et de glisser entre de profondes ornières comme sur des rails. D'innombrables gerboises gris bleuté aux longues pattes arrière bondissent en tous sens dans le faisceau jaunâtre des phares qui n'éclairent pas très loin. Certaines retombent sous les roues, d'autres sautent de côté puis disparaissent dans la nuit.

Sous la nuit étoilée, une lueur diffuse vers un horizon sombre signale une agglomération proche. Joël fouille dans son sac et en extrait le double toit en tissu d'une petite tente canadienne. Nous nous couchons tous les trois l'un à côté de l'autre transversalement, sous la mince toile que la lueur diffuse des réverbères traverse à intervalles réguliers au gré de la vitesse. Le camion chahute moins. Sur le goudron, il file droit et sans cahot, puis il s'immobilise dans un léger crissement de freins.

En-dessous de nous vers l'avant, une portière de la cabine claque. Puis l'autre. Les passagers qui voyagent sur le chargement descendent en s'accrochant aux ridelles. Des pas retentissent partout, des gens s'approchent, des policiers peut-être. Nous

entendons des voix à proximité, un homme pose une question au chauffeur, que nous ne comprenons pas. Nos rudiments d'arabe, appris sur les trottoirs de Khartoum autour des platées de *fouhl* nous permettent toutefois de saisir des bribes de la réponse : *tlata franzaoui*, « trois français ». Un policier s'accroche aux ridelles du camion, du côté de nos pieds. Il tire la toile de tente vers lui mais nous la tirons dans l'autre sens afin de ne pas dévoiler nos visages, celui de Joël notamment. Il essaye de nouveau, mais sans trop de conviction ; nous tirons plus fermement. Il n'insiste pas.

Le camion reprend la route. Il arrive à Kassala vers 21 heures. Le parking se trouve juste après le lit à sec du Gash que franchit un pont en ciment. Nos routes se séparent ici. Roland et Joël évitent de se montrer en ville et prennent la direction de l'aérodrome, quelque part en amont de la rivière, d'après la carte. Je rejoins le poste de police où j'avais déjà été plusieurs fois hébergé ; c'était un moyen efficace pour les policiers de me garder à l'œil, dans les deux sens du terme. Ils m'offrent le thé.

* * * * *
* * *
*

Strasbourg

En janvier 1972, les autorités soudanaises se lassent finalement de ma présence dans une zone sensible et de mes fréquentations. À la fin du mois de janvier, je suis mis en demeure de quitter le Soudan. Je pars de Kassala en emportant en souvenir une *kaskara*, l'épée Hadendowa plate et souple, dont la lame à double tranchant ne mesure pas moins de 90 cm. Dans les quartiers pourris de la République Centrafricaine, au kilomètre 10 où je me retrouve en pleine nuit après avoir franchi la frontière du côté de Nyala, dans la province du Darfour, on ne me cherche pas longtemps des ennuis avec une telle arme à la main.



Il me faut deux mois pour aller de Kassala à Strasbourg en passant par l'Afrique centrale et le Sahara.

Je revois Roland à la mi-octobre. Passionné de reptiles, il a profité d'une exposition de ces charmantes bestioles qui se tient à Strasbourg pour me rendre visite.

Il m'apprend que lui et Joël avaient réussi à rejoindre Djibouti et comme promis, Joël avait trouvé un travail, qui mieux est pour tous les deux. Il s'agissait de surveiller le fonctionnement d'une concasseuse de cailloux en plein désert. Des ouvriers afars, l'ethnie dominante dans cette partie du territoire, alimentaient l'impressionnant mécanisme en cailloux.

Ils travaillaient dur et attendaient le vendredi. Pas pour se reposer, mais parce qu'il fallait aller « *niquer la femme* ». C'était primordial et impérieux. Rien n'y pouvait déroger.

Le travail après de l'énorme machine infernale qu'il fallait nourrir du matin au soir de pelletées de cailloux, dura jusqu'au jour où un déluge s'abattit dans la région. Djibouti est l'une des régions les plus arides du monde, mais quand un cyclone arrive de

l'océan Indien, les trombes d'eau emportent tout. Roland, Joël et les ouvriers embarquèrent en catastrophe dans et sur le camion faillit qui être noyé sous un torrent de boue et de pierres et ses occupants. Ils eurent juste le temps de l'abandonner et de rejoindre Djibouti après des heures de marche dans l'étuve qu'était devenue le désert gorgé d'eau.

Roland trouva ensuite un travail plus conventionnel dans un bureau. Mais toujours à l'affut d'un sujet journalistique, il s'intéressa aux innombrables malversations qui ne manquent pas à Djibouti. Son appartement fut vandalisé, ses affaires fouillées et volées ses affaires. Il quitta Djibouti.

Joël préféra retourner en Éthiopie. Les autorités consulaires étaient plus arrangeantes qu'au Soudan et n'exigeaient pas – ou du moins pas encore – de billets d'avion d'entrée et de sortie. Il prit le vieux train du CFE, le Chemin de fer Franco-Éthiopien, jusqu'à Addis-Abeba et de là, il prit la direction du sud, vers la province du Sidamo. Il y acheta un cheval pour faire le tour du lac Abaya.

Les bords du lac étaient incertains. Croyant marcher sur le sol, il avançait en réalité avec son cheval sur une végétation lacustre si dense qu'elle recouvrait l'eau d'un solide tapis qui s'enfonçait à peine à chaque pas. Il se nourrissait principalement de tortues d'eau. Le soir, il devait les hyènes, omniprésentes dans le pays, rôdaient autour du bivouac. Joël prenait un soir le thé avec un Éthiopien quand, surgies des buissons, elles s'en prirent furieusement aux hommes et au cheval par vagues successives. L'hôte de Joël les repoussa à coups de révolver. Cette attaque dura une bonne partie de la nuit. Le périple autour du lac fut épique, le cheval n'y survécut pas. Épuisé par le voyage et agressé par des hyènes, il s'enlisa un triste jour dans un marécage.

Joël rentra ensuite aussi en France, dans un village perché dominant le Verdon où il possédait une maison.

Il arriva chez moi à Strasbourg deux semaines après la visite de Roland.

Nous décidons de retourner dans ce pays dès que nous aurons réuni quelques économies, lui en repeignant des appartements, moi avec un emploi de chef de labo photo dans un studio d'exécution et en écrivant des articles.

* * * * *
* * *
*

Addis-Abeba, Bambesi, Dessié

Nous devons partir ensemble, mais Joël en a vraiment assez de son travail tandis que de mon côté, je dois terminer ma période de préavis. Nous prévoyons de nous retrouver à Yrgalem, la capitale de la province du Sidamo, mais les choses ne se dérouleront pas exactement comme prévu. Tandis que je repars pour l'Éthiopie, *via* le Sahara, le Zaïre et le Kenya, Joël se retrouve après diverses péripéties au Gabon, où il travaillera pendant plusieurs mois. De mon côté, je ferais une escale de cinq mois à Djibouti, où je travaillerais à la réception d'un hôtel, avant de continuer la route par l'Éthiopie en pleine révolution après la destitution de l'empereur, puis de nouveau le Kenya, la traversée de l'océan Indien de Mombasa à Bombay *via* les Seychelles et Goa. Puis ce sera le Népal, la Thaïlande, le Laos et Hong-Kong avant mon retour par Londres. Ces tribulations sont racontées en détail dans « [Le voyage en miette](#) », un livre de 450 pages autopublié.

Nous ne nous reverrons que deux ans plus tard.

En septembre 1975, c'est le départ pour un nouveau voyage. Joël et moi, nous prenons le train pour Londres, d'où nous devons nous envoler pour Nairobi à bord d'un avion de l'*East Africa Airways*.

En attendant le vol prévu dans quelques jours, nous louons deux lits dans un dortoir du Chelsea Hotel, au bord de la Tamise. C'est une sorte d'auberge de jeunesse pas très bien tenue fréquentée par des touristes qui se limitent à la visite de l'Europe continentale qui tous s'apprêtent à rentrer chez eux, aux États-Unis notamment. Notre statut de routard à plein temps revenus de mystérieux pays exotiques et sur le point d'y retourner les fait rêver. Notre début de voyage lointain, alors que pour tous une vie routinière reprendra d'ici peu, suscite des envies.

Un Américain fantasme sur les grands paysages de l'Est africain – il a dû lire *Les neiges du Kilimandjaro*, d'Ernest Hemingway –, les animaux sauvages, l'aventure... Son regard s'assombrit tout à coup : « *Oui mais... Il y a des Noirs là-bas...* »

L'avant-veille du vol, le Chelsea Hotel est en pleine effervescence. Les pensionnaires font leurs bagages car la saison estivale terminée, l'établissement ferme. Faute de trouver rapidement un autre hébergement bon marché, nous allons directement à l'aéroport de Heathrow où nous errons dans les vastes salles d'embarquement. Nous passons les deux nuits à la belle étoile en bout de piste, dans le froid et sous le rugissement des avions au décollage qui passent à quelques mètres au-dessus, trains

d'atterrissage et volets de sustentation déployés. Personne ne nous a repéré et fort heureusement, il n'y a pas de vol de 23 heures à 5 heures du matin, ce qui préserve la quiétude de notre sommeil. Le premier avion nous réveille dans une aube humide et glacée. Le décollage pour Nairobi est prévu le 7 septembre à 14 heures.

L'avion, un Vickers VC-10 – une rareté aéronautique –, prend le cap vers le sud-est. Après quelques heures, il survole le désert de Nubie et Khartoum. Nous contemplons dix mille mètres plus bas l'immense étendue ocre et son lacis de rivières à sec que nous avons parcourus sur le chargement des camions. À 22 heures, l'avion se pose sur l'aéroport de Nairobi. La porte à peine ouverte, les chaudes senteurs de l'Afrique envahissent la cabine.

Le lendemain, nous prenons sans nous attarder la direction du nord. Un militaire nous prend en stop à bord de sa Land-Rover pour Archer's Post, un petit bourg perdu dans la savane. Mais après quelques dizaines de kilomètres, une voiture de police l'oblige à s'arrêter et le policier lui colle une amende : il n'a pas le droit de transporter des passagers sur le plateau arrière. Il ne nous reste plus qu'à continuer à pied. Nous n'avons qu'une idée très approximative de la distance à parcourir. Au goudron succède la piste en latérite rouge.

Du fait de l'altitude – 1 600 mètres environ dans cette région – et du vent qui souffle presque en tempête, le cheminement n'est pas pénible. C'est presque une promenade. Un convoi de minibus à rayures noires et blanches nous dépasse. Le nez collé aux vitres bien fermées, une grappe de touristes incrédules nous regarde marcher librement dans une nature sauvage qu'on leur affirmait hostile et dangereuse. En guise de fauves sanguinaires, nous croisons seulement la route d'un adorable fennec encore plus surpris que nous de la rencontre.

Après une bonne quarantaine de kilomètres de marche, nous arrivons enfin à Archer's Post, un patelin à l'ambiance de bout du monde : une mission religieuse en dur, cinq ou six maisons en pisé et un village de huttes hémisphériques couvertes de peaux d'où le vent apporte des odeurs de feu de bois mêlées à la poussière de latérite et de bouses sèches. Le plus dur sera de trouver un transport. Peu de camions vont vers la frontière éthiopienne et aucun n'est enclin à nous prendre.

Des jeunes filles Samburu, le cou ceint de larges disques de perles multicolores leur retombant sur les seins nus sont avenantes et ont le rire facile. Des femmes âgées tentent de nous vendre des cristaux de quartz et d'améthyste, et de la calcite.

Un camion accepte enfin de nous prendre, mais au prix fort. Après de fermes négociations, nous quittons enfin le bled paumé. Nous pensions voyager sur le

plateau, mais nous sommes obligés de nous installer dans la cabine, une caisse fermée aux vitres grillagées puant le mazout, qui vibre de partout dans un incessant vacarme. Et comme si ce n'était pas assez, un peu plus loin, une volée de femmes sorties de la brousse grimpe à bord en caquetant et en s'efforçant de trouver des places dans le minuscule espace entre le chauffeur et moi, entre moi et Joël, entre Joël et la portière. Un groupe compact se s'installe sur la plage avant, bouchant la vue, nous toisant de leurs regards de vautour. D'autres, fermement assises sur le bloc-moteur surchauffé, gênent la manœuvre du levier des vitesses avec leurs cuisses. Le chauffeur ramasse les piécettes que lui tendent d'innombrables mains décharnées. Une lourde odeur de poussière et de beurre rance se mêle à celle du gasoil.

Le camionneur les dépose à la nuit à l'entrée de Marsabit, un bourg à l'orée du parc national où se rendaient sans doute les touristes qui nous avaient dépassé la veille. La sérénité revient dans la cabine seulement troublée par des bruits de moteur. Il nous dépose près d'un grand terrain vague où nous plantons aussitôt notre minuscule tente canadienne. Des chiens et des chacals aboient aux alentours. Au petit matin, un épais brouillard estompe le paysage. Il se lève dès les premières chaleurs.

De toute la journée, pas un véhicule ne prend la route du nord. Un curé italien nous informe qu'il existait effectivement un service d'autocar pour Moyale, la ville-frontière, mais il a cessé depuis plusieurs mois.

Nous changeons un peu d'argent, calculé au plus juste pour le restant de la partie kenyane du voyage. Nous nous renseignons sur la possibilité d'obtenir dès maintenant des *bir*, autrement dit des dollars éthiopiens, le terme "dollar" n'étant qu'une déformation du thaler Marie-Thérèse, une monnaie en argent massif datant du XIX^{ème} siècle mais qui était encore prisée dans l'est africain. Le banquier n'est pas très encourageant : « *L'Éthiopie ? Vous n'y pensez pas ! C'est la guerre là-bas !* » « *Djibouti ? Mais vous n'y parviendrez jamais ! C'est le pire endroit où aller !* »

Le lendemain, rien. Aucun des quelques véhicules n'est disposé à s'arrêter à la sortie du patelin où nous attendons. Seuls au bord de la piste, nous attirons l'attention de jeunes filles Samburu qui tournent autour de nous, prêtes une fois de plus à nous vendre leurs somptueux colliers. Les plus délurées nous proposent, par des gestes sans équivoque qui font rire leurs amies, de coucher avec elles.

Le surlendemain, toujours rien. Nous prenons la route à pied, sachant que d'après la carte, 250 kilomètres nous séparent encore de la frontière. Les grandes distances ne nous impressionnent pas. Un camion s'arrêtera forcément à un moment où à un autre.

À la tombée de la nuit, la tente que nous sommes en train de planter est éclairée par les phares d'une camionnette qui ralentit et s'arrête. Peu enthousiasmé par l'idée de rouler seul, la nuit, sur la piste déserte, le camionneur recherche de la compagnie. Le temps de tout remballer dans la précipitation – tente, casserole, sacs... – nous montons sur le plateau arrière et à minuit, nous arrivons enfin à Moyalē.

De l'autre côté de la frontière, au petit matin, l'accoutrement des habitants donne le ton. Un gamin porte un T-shirt marqué ኢትዮጵያ፡ትቅደም *Ethiopia Tikdem*, en caractères amhariques : « l'Éthiopie d'abord ». C'est le mot d'ordre du Derg, le « comité des égaux », une junte militaire qui a instauré depuis quelques mois un gouvernement mâtiné de Révolution d'Octobre et de révolution à la chinoise. Un graffiti en anglais, sur un mur, proclame « Longue vie au peuple éthiopien » et des bars sortent des chants révolutionnaires brailards diffusés par des radios crachouillantes. Les billets de banques sont toujours à l'effigie de l'empereur déchu, mais aujourd'hui, on ne risque plus la prison pour crime de lèse-majesté en froissant négligemment l'auguste portrait.

En Éthiopie, trouver un camionneur complaisant est au moins aussi ardu qu'au Kenya. Et quand on en trouve un, le vieux camion Fiat tombe souvent en panne. Nous finissons par prendre la route sur un chargement de sacs et de denrées en tous genres, comme autrefois au Soudan, à la différence cependant qu'il y a des femmes parmi les passagers. Jeunes et agiles, vêtues de la robe blanche traditionnelle frangée d'un ruban à motifs colorés, elles grimpent aux ridelles du camion aussi bien que les hommes, parfois gênées quand, les suivant de trop près, nous remarquons qu'elles ne portent rien en-dessous.

Une vive agitation s'empare tout à coup des passagers entassés. Ils se lèvent tous en désignant l'objet de leur excitation quelques mètres devant : une jeune panthère noire traverse nonchalamment la route mais, dès qu'elle se voit repérée, elle détale parmi les arbustes. Armés de vieux fusils de guerre italiens, les hommes se lancent à sa poursuite. Aucun coup de feu n'est tiré et ils reviennent bredouilles.

Nous prenons ensuite un minuscule autocar bleu. Le conducteur roule avec d'innombrables précautions, comme si le terrain était miné. Au moindre des innombrables nids de poule dans la piste, il ralentit et à très petite pose la roue dans le trou tandis que le car tangué. Puis il roule tout doucement jusqu'au prochain trou. Nous avons encore cent cinquante kilomètres à parcourir. « *On n'arrivera jamais à Dilla avant la nuit* » dis-je à Joël. À côté de nous, un paysan d'un certain âge, vêtu de la châma en coton blanc – la tige traditionnelle du pays – est assis, son antique fusil entre les genoux. Un petit tortillon de papier glissé dans la gueule du canon le protège de l'humidité. « *Le*

chauffeur fait ce qu'il peut. La route est difficile » nous dit-il dans un français impeccable, sans aucun accent. Il a appris notre langue au lycée français de Harrar et sa sœur habite à Sartrouville, près de Paris, où il se rend de temps en temps.

On trouve des hôtels pas chers sur cette piste défoncée qui serpente à travers une forêt aux arbustes rabougris. On y sert de copieuses portions de viande en sauce, le *sigateps*. On tue le temps en traînant dans des bars miteux fréquentés par des camionneurs qui s'ennuient devant un coca-cola pendant que de plantureuses filles en seyante robe traditionnelle font le service. Croyant entrer dans un *chai-bet*, une maison qui ne sert qu'un thé douteux, nous nous rendons compte que c'est un sombre bobinard à trois sous. Sur le retour, une fille hirsute nous siffle du fond de son antre obscur, où elle se tient derrière un petit foyer de braises.

Dans les villages que traverse l'autocar, le lendemain, nous croisons des groupes d'hommes armés de fusils et de lances. Partout, des camps de tentes, des camions militaires et des Land-Rover kaki donnent une impression de pays sur le pied de guerre. Nos passeports sont souvent contrôlés. Nous arrivons enfin à Yrgalem, « le monde calme » en amharique. Le nom n'est pas usurpé car le patelin semble tranquille. Il flotte dans les rues des odeurs de feu de bois et d'encens. Sur presque chaque pas de porte déglinguée des pauvres maisons en torchis blanchies à la chaux, des femmes vêtues de blanc écrasent des grains de café dans un petit mortier puis le font chauffer sur des braises de charbon de bois et d'encens.

Les miliciens, on les reconnaît facilement à leur calot rouge. Ce sont pour la plupart d'anciens étudiants, des « éducateurs aux pieds nus » à la mode chinoise. « *Des crétiens qui ne savent rien de rien* », précise un étudiant, un vrai, rencontré à la terrasse d'un café.

J'étais passé à Yrgalem des mois auparavant – c'est que notre rendez-vous avait été fixé, mais Joël s'était attardé au Gabon, de l'autre côté du continent –, avant de visiter l'Érythrée, de travailler ensuite pendant cinq mois à la réception d'un hôtel à Djibouti, puis de repasser par Yrgalem au moment de la destitution de l'empereur Haïlé Sélassié, avant de prendre la route vers le sud et embarquer à Mombasa pour les Seychelles et l'Inde. Je retrouve au National, le grand bar local, les filles délurées et entreprenantes dont l'une m'affubla du joli surnom *Alemayou*, « celui qui a vu le monde ».

Chaque nuit et comme toutes les nuits, les rues sans trottoir retentissent des aboiements et des hurlements sonores des chiens errants qui se battent furieusement

avec les hyènes pour un détritrus tombé d'un container servant de poubelle. Un coup de feu retentit parfois, dont le son se répercute au loin.

Plus nous approchons d'Addis-Abeba, plus les contrôles et les fouilles de nos sacs sont tatillons et suspicieux. Nous traversons les bidonvilles de la capitale où les maisons informes se délitent dans la gadoue. Ce ne sont partout que murs lépreux et ruelles défoncées où se mêlent des odeurs d'encens, de feu de bois, d'égouts, d'excréments, de pourriture et de mazout. La vermine grouille dans cette ville dont le nom signifie « la fleur nouvelle ». Des murs en torchis et en tôle ondulée rongée par la rouille entourent les quartiers miséreux afin de les soustraire à la vue des étrangers et des visiteurs de marque qui empruntent la prestigieuse avenue voisine, Churchill Road bordées d'immeubles modernes, de banques et de restaurants.

Nous descendons au Shoa Hotel, une bâtisse en bois de deux étages avec, en façade, des galeries qui desservent les chambres. J'y j'avais déjà résidé lorsque j'avais quitté Djibouti l'année précédente. Il se trouve en haut d'une butte, près de la *piazza*, l'esplanade d'où Churchill Road plonge jusqu'à la route de l'aéroport. La piaule n'est meublée que d'un lit en fer avec un matelas en mousse, une table de nuit brinquebalante et une chaise de bistrot en fer. Pas de climatisation, mais ce n'est pas un souci car les nuits en altitude sont plutôt fraîches.

Nous nous installons puis Joël descend en ville tandis que je vais à la poste restante. Il m'arrive d'y trouver du courrier. Chemin faisant, deux types m'encadrent, un gros à droite, le plus maigre à gauche. Leur regard pénétrant jauge ce qu'il peut s'y trouver d'intéressant à voler. Le gros me tire par la manche. Je me dégage aussitôt. Il recommence. Ça commence à bien faire. Je me retourne vers lui et l'engueule d'une voix forte, en français. Il n'y a rien de plus déstabilisant pour ce genre d'individus qu'une invective dans une langue inconnue. Ils ne peuvent en mesurer la portée. Les deux malfrats détalent tout à coup. Ce n'est pas mon coup de gueule qui les a fait fuir, mais un flic qui avait repéré leur manège.

De retour à l'hôtel, Joël m'apprend que lui aussi a rencontré les deux lascars. Le gros avait tiré la jambe de son pantalon tandis que le maigrichon tentait de fouiller sa poche arrière. Mal lui en prit : Joël se retourna et lui balança une beigne. Il n'en fallut pas plus pour qu'ils renoncent à leur projet.

Le soir venu, Joël s'enferme dans la chambre voisine avec une fille rencontrée dans un bar proche de la *piazza*, et il a aussi un rendez-vous galant à 22 heures trente. Il quitte l'hôtel tandis que la fille passe de sa chambre dans la mienne. L'armature en fer du lit cogne bruyamment contre la cloison en bois. Elle me fait comprendre d'un geste que

Joël, qui est peut-être revenu dans la pièce voisine, pourrait entendre. Elle se rhabille, demande du *zirzir* – de la monnaie – pour que *zabania*, le gardien, lui ouvre la porte. Elle me gratifie d'une bise fugace avant de quitter la chambre, court vêtue en tenant sa culotte à la main.

Au rez-de-chaussée, une prostituée ivre tambourine contre la porte. Il est presque minuit, l'heure du couvre-feu. Des détonations sporadiques aux abords de la ville ont retenti dès le crépuscule et on en perçoit encore, mais très loin, dans les faubourgs ou au-delà.

Joël s'est entiché d'Azib, l'une des filles qu'il avait rencontrées la veille. Nous nous installons à la terrasse du Yohannes Bar où elle travaille. Elle nous y rejoint. C'est une pétillante Érythréenne de dix-huit ans. Elle nous parle dans un italien approximatif, dont Joël ne comprend pas un traitre mot, de la *famiglia* laissée à Asmara. Les métisses italo-érythréennes sont parmi les plus belles femmes du monde. Pour Azib, « Joël » est quasiment imprononçable. Elle s'y essaie, Joël sourit avec indulgence, tente de corriger sa diction, mais en vain. Elle préfère finalement l'appeler Giovanni.

Juste avant le couvre-feu à vingt heures, elle rejoint son Giovanni dans la chambre glacée du Shoa Hotel. À 2 500 mètres d'altitude, les nuits sont fraîches et humides. La porte de la chambre de Joël grince et se referme. La mienne s'ouvre. Azib, nue, sombre, mystérieuse et hautaine, entre dans ma chambre.

Dans le petit matin brumeux, nous descendons tous les trois déjeuner dans une pâtisserie occidentale. Un luxe pour elle. Dans le dédale des rues pentues, elle tient parfois la main de Joël et parfois la mienne, jamais les deux à la fois. Azib est heureuse, tout le quartier doit en être témoin. Son bonheur suscite des jalousies, surtout auprès des hommes qui traînent dans les rues. Un bonheur de prostituée... Et avec deux hommes... Des *frengi*, des étrangers en plus...

Azib se doute-t-elle qu'elle n'est qu'une parenthèse dans le voyage ? Nous avons l'intention de visiter l'ouest du pays, vers la frontière soudanaise peu connue.

Nous nous rendons au *mercato*, le plus vaste marché d'Afrique. La circulation des camionnettes déglinguées et des *garis*, des carrioles tirées par un âne, un cheval ou un homme, construites sur un essieu de voiture, a creusé de profondes ornières boueuses dans ce qui tient lieu de chaussées. Une pesante impression postapocalyptique naît des maisons aux murs décrépis, des échoppes sans lumière couvertes de *corcoro*, la tôle ondulée omniprésente. Un lépreux en haillons rongé par la maladie geint une prière. Plus loin, un autre, le nez réduit à deux orifices et l'un de ses yeux disparu dans les replis parcheminés de sa peau brûlée, déambule au hasard,

la bouche tordue par un horrible rictus. Dans cette cour des miracles, un homme nu, couché sur le dos dans la boue noirâtre, le visage enveloppé d'un morceau d'étoffe couleur de terre, chante mécaniquement une mélodie de mendiant. Ils sont nombreux dans le pays, ceux que la pauvreté et la maladie ont rendu fous, et auquel personne ne prête la moindre attention. Ils hantent les gares routières, défilent les uns après les autres dans la travée centrale des autocars en psalmodiant chacun son malheur. Dominant toute cette misère, une affiche pour du thé en sachet, sur un mur, proclame : *Became fat with Lipton*, « devenez gras avec Lipton ».

Nous achetons dix kilos de riz.

Le soir au Yohannes Bar, l'une des serveuses couve une crève ; la fièvre lui fait des yeux rouges. Le moindre cachet coûte des heures de travail. Comme je ne suis jamais malade, je lui donne toute ma boîte d'Aspro que j'avais emportée par précaution. Elle me couve toute la soirée d'un regard reconnaissant et à la fin du service, nous sommes quatre à remonter au Shoa Hotel, Azib et Joël, Mariam et moi, à travers la nuit humide, en parlant peu afin de ne pas attirer l'attention de quelques malfaisants en maraude. Le *zabania* qui somnole à l'entrée, une imposante trique en bois posée sur les genoux, commence à bien nous connaître. Mariam brûlante de fièvre de donne l'impression de coucher avec un radiateur.

Le lendemain, nous prenons l'autocar régulier – il a un horaire fixe et n'accepte pas plus de passagers que de places assises – en direction de l'ouest, vers Nekempti et de là vers Ghimbi, à travers les haut-plateaux verdoyants des provinces du Shoa puis du Wollega. Les prés sont couverts de fleurs de Maskal à perte de vue. En forme de croix, d'où leur nom en amharique, ces fleurs jaunes comme des boutons d'or recouvrent les champs d'un tapis doré dès le mois de septembre. L'Éthiopie est couverte de forêts d'eucalyptus, une essence importée au XIX^{ème} siècle, volontiers utilisé dans le foyer des maisons car sa fumée ne fait pas suffoquer.

Sur les immenses plateaux verdoyants, une seule case ronde au toit pointu – un *toucoul* – se dresse parfois sur une butte couronnée d'arbres.

Nous arrivons à Nejo le 27 septembre 1975. Mais dans ce pays qui utilise encore le calendrier julien, c'est le 16 maskerem 1968, le jour de la fête de la « Vraie Croix ». Des enfants défilent en brailant et en agitant d'immenses rameaux d'eucalyptus. La population prépare les feux qui illumineront les rues de la petite ville. Dans la nuit nimbée de brouillard, la fête religieuse de Maskal tient plus du rassemblement révolutionnaire avec les haut-parleurs qui hurlent des slogans politiques que la foule électrisée reprend en chœur.

Nous nous installons dans un hôtel qui ressemble davantage à un garage désaffecté qu'à une habitation. Une vache entre dans la piaule, puis un gamin d'une dizaine d'année accoure et la pousse dehors sans ménagement.

Nejo notre terminus pour les déplacements en autocar. Nous achetons un bourricot qui transportera nos sacs au cours de la randonnée vers les confins du pays. Pour qu'il ne nous soit pas volé, nous l'hébergeons dans la chambre d'un bungalow en pisé. Il s'affale au pied du lit. Les *mamités*, les femmes de ménage, sont écroulées de rire.

Puis nous prenons la grande route caillouteuse, comme toutes celles du pays, en marchant de part et d'autre du bourricot chargé de nos bagages. Joël porte en permanence à la main une machine à rouler les cigarettes. Elle un franc succès dans les villages, où elle intrigue et étonne, les hommes surtout qui s'esclaffent de voir le tabac délicatement déposé sur la feuille de papier, le rapide tour de manivelle puis la cigarette roulée qui sort à l'autre extrémité.

Un gamin nous indique un raccourci à travers des champs de *tef* – la céréale locale – et des ruisseaux, parmi des ruches en fuseaux suspendues aux arbres. Le chemin nous ramène quelques kilomètres plus loin à la route des crêtes que nous avons quittée. C'est une voie stratégique construite pendant l'occupation italienne au cours de la dernière guerre mondiale, qui permettait de surveiller toute la région. Un paysage de bocages s'étend en contrebas, balayé par une brise fraîche ravigotante.

Nous traversons des villages de petites maisons basses en pisé ou blanchies à la chaux qui entourent une immense place en haut d'une butte. Le numéro de magie de la cigarette roulée rencontre partout un grand succès.

Sur la route, une vieille paysanne aux petits yeux ternes enfoncés dans un lacis de rides nous vend des œufs, des yaourts et nous offre en prime des racines de gingembre. La nuit, nous montons la tente près d'un ruisseau et nous préparons du riz parfumé agrémenté des feuilles odorantes d'une sorte de fenouil sauvage qui pousse à foison.

Nous tendons l'oreille pour repérer l'arrivée furtive d'une hyène qui pourrait attaquer le bourricot. Elles viennent parfois renifler la tente et se prennent les pattes dans les cordes. La toile nous tombe alors dessus et il faut la remonter à la lueur de la lampe de poche.

Un soir, nous plantons la tente en bas d'une place de village en pente. Nous pouvons ainsi mieux surveiller le bourricot attaché à un réverbère éteint, comme du reste tous les autres. Au petit matin, tout le village est assis en cercle sur la hauteur environnante, attendant le spectacle comme dans un théâtre romain. Une cinquantaine de

personnes, des hommes surtout, observent attentivement l'étrange chose en nylon arrivée pendant la nuit. Ils nous regardent ensuite nous en extraire. Nous sommes l'attraction du moment. Nous récupérons les sardines, puis nous plions la tente et nous la roulons jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un petit boudin de la taille d'un polochon. Une clameur ébahie monte de la foule : ils n'avaient jamais vu ça.

Nous arrivons en vue de Mendi, un bourg assez important. Aux abords de la ville, une horde de Noirs vraiment très noirs, charbonneux, aux regards sombres, des hommes et des femmes accompagnés de bourricots, courent vers nous d'un pas rapide. Des Anuaks ? Des Falatas ? Les femmes portent des anneaux dans le nez et des colliers de plusieurs rangées de petits cubes en fer, à la manière des femmes Borana dans le sud de l'Éthiopie. Ils nous dépassent sans nous accorder un regard et le bruit de leur galopade s'estompe derrière nous.

De l'autre côté de Mendi, à l'horizon souligné par un collier de nuages, s'élèvent les montagnes du Bambesi. Nous devons franchir cette chaîne de plus de deux mille mètres d'altitude pour rejoindre le Dabus, la rivière à partir de laquelle nous serons en territoire peu connu. Nous ne sommes pas près d'y arriver, car chaque fois que nous franchissons une colline, d'autres collines que nous n'avions pas prévues s'interposent entre nous et la montagne.

Après un brusque orage contre lequel nous n'avions rien emporté pour nous protéger, Joël quitte le camp pour chercher de l'eau. Une dizaine d'individus et une femme s'approchent, soupçonneux et apparemment intéressés par le matériel posé par terre et par le bourricot. Ils me posent des questions en amharique que je ne comprends qu'à demi-mot : « *où est l'autre personne ?* » « *Allons-nous au Dabus ?* » Il est question de *shifita*, ces bandits de grands chemins qui mettent des villages à sac et vivent sur la population qu'ils terrorisent. Il y en a peut-être dans les parages. Les visiteurs veulent voir mon passeport, je le leur montre. Ce sont sans doute des miliciens qui surveillent la région. Ils se détendent au moment où Joël revient avec un petit jerrican en plastique rempli d'eau pour la cuisine. Nous ne représentons apparemment aucun danger. Ils s'en vont.

Dix minutes plus tard, le groupe est de retour, accompagné cette fois d'un homme qui parle un peu l'anglais. Une fois de plus, ils examinent nos passeports. L'anglophone nous conseille de céder le bourricot à un paysan avant qu'il ne soit dévoré par des fauves rôdent dans les parages. Il est une proie facile, même dans la journée.

Nous nous couchons avec les poules. La nuit tombe tôt sous les tropiques, presque à la même heure tout au long de l'année. Nous nous arrêtons près d'un ruisseau et nous

attachons l'âne près d'une pâture. Après le feu du soir sur lequel nous préparons du riz, parfois agrémenté d'une sorte de fenouil sauvage qui pousse à foison, il ne reste plus qu'à se coucher.

Les hyènes ont rôdé dans l'obscurité mais sans inquiéter l'âne. Elles préfèrent la charogne. Au matin, il tombe une pluie froide et drue. La tente est une fois de plus trempée. À l'intérieur, tout est humide, glacé. Des éducateurs politiques croisés sur le chemin nous confirment que le Dabus coule de l'autre côté de la montagne. Il nous faudra encore deux jours de marche pour y arriver. C'est un torrent large d'une centaine de mètres, bordé de marécages sur la rive orientale d'où nous venons, et que franchit un solide pont en ciment.

Nous voyons passer pas mal de monde en peu de temps. La présence d'étrangers s'est répandue dans toute la région. Trois individus vêtus à l'occidentale mais armés de lances nous font comprendre en amharique qu'un « grand lion » – *tillik anbassa* – rôde dans les parages. Voilà qui explique les quelques grognements que nous avons entendu la veille quand nous étions dans la tente. Ils sont à peine repartis que des vociférations nous parviennent de la route. Cette fois, c'est du sérieux : un militaire assez âgé, armé d'un fusil italien datant du début du siècle, s'en prend à nous. Il porte encore l'ancien uniforme impérial. Est-ce un nostalgique de l'ère féodale ? Existe-t-il encore des miettes de l'ancienne armée dans les régions éloignées du nouveau pouvoir central ? Ce n'est pas le moment de se poser des questions. Inquiet mais résolu, le vieux soldat tient nerveusement son arme dirigée vers moi, le doigt sur la détente. Un syndrome parkinsonien pourrait avoir de funestes conséquences.

Je m'avance vers lui, le passeport ouvert à la page du visa, ce qui devrait l'apaiser. Mais de me voir m'approcher le rend plus nerveux encore. Hésitant entre le fait que nous soyons inoffensifs mais que notre présence en ces lieux est néanmoins sujette à caution, il ne sait comment réagir. Il se cramponne à son arme pointée en avant. Les trois types avec leurs lances se tiennent à distance. Il ignore le passeport ; il ne sait peut-être pas lire le visa. Je le referme en le faisant claquer et en lui disant en français : « *Si tu le prends comme ça...* » puis je reviens vers Joël qui me dit : « *Retournes-y parce je crois qu'il va tirer* ». Il accepte finalement de jeter un coup d'œil au passeport, me le rend et baisse son arme.

L'un des trois types armés d'une lance nous propose en anglais rudimentaire mâtiné d'amharique de leur confier la garde du camp pendant que nous irions à Bambesi, le prochain village, pour nous expliquer sur notre présence. Nous ne leur faisons pas confiance. Nous sommes certains que nous ne retrouverions rien de nos affaires au

retour. Ils nous accordent un moment pour les réunir et plier la tente. D'autres miliciens arrivent, puis un policier, puis un autre encore bardé de cartouchières sur la poitrine et autour de la taille. Il y a aussi parmi eux un homme aux jambes gonflées par un éléphantiasis. Elles font près de trois fois leur volume, les orteils dépassent à peine. Nous l'avions croisé sur la route. Il nous avait demandé un médicament pour son mal, que nous ne possédions évidemment pas. Nous sommes bientôt entourés d'une bande disparate d'une douzaine de militaires, policiers et miliciens. Bien entouré, le bourricot trotte allègrement.

Une averse nous oblige à nous arrêter dans une ferme après le Dabus. L'âne est débâté. Les hommes parlent en arabe entre eux. Mais lorsque l'un d'eux s'adresse à nous dans cette langue, nous nous gardons bien de répondre par les quelques rudiments appris naguère au Soudan. Il est inutile de compliquer la situation.

Le bourricot et nos sacs restent dans la ferme. La pluie étant maintenant moins forte, nous empruntons un sentier bourbeux qui traverse une forêt dont les arbres dégoulinent encore de grosses gouttes. La terre colle aux pieds et le chemin est glissant. L'un des militaires marche juste derrière nous et chaque fois qu'il estime que nous ne tenons pas la cadence, il glapit *aïzo, aïzo*, « allons, allons » en faisant claquer la culasse de son arme. Tous les cinq cents mètres environ, un milicien en faction avec sa lance nous regarde passer. La région est quadrillée.

Quand la boue est trop profonde, nous quittons marchons sur l'épaisse végétation mouillée de la brousse. À la nuit tombée, dans la pénombre, nous franchissons des ravins au fond desquelles coulent des ruisseaux grâce à des troncs d'arbre jetés en travers. Quand quelqu'un fait claquer une culasse au moment de s'engager sur l'un de ces passages, la question ne se pose même pas de savoir si l'on tiendra l'équilibre ou pas. On traverse avec assurance. Un tam-tam et des chants de femmes retentissent, mais nous doutons que ce soit en notre honneur.

C'est dans une obscurité presque totale que nous arrivons à Bambesi, une minuscule bourgade de huttes serrées autour d'une placette. Les tam-tams ont cessé et il n'y a personne dans les parages. On nous fait asseoir sous un préau encore ruisselant de la pluie de la soirée tandis que les miliciens rentrent chez eux.

Un homme arrive. Il s'exprime dans un anglais parfait. Il vérifie nos papiers à la lueur d'une lampe de poche puis nous fait entrer dans son bureau. Le mobilier en bois posé à même le sol en terre est un vétuste bricolage. Des hommes amènent nos sacs. Il y a parmi eux celui atteint d'éléphantiasis. Le bourricot a été amené ailleurs. L'homme, Makonnen, nous interroge sur ce que nous sommes venus faire dans la région. Nous

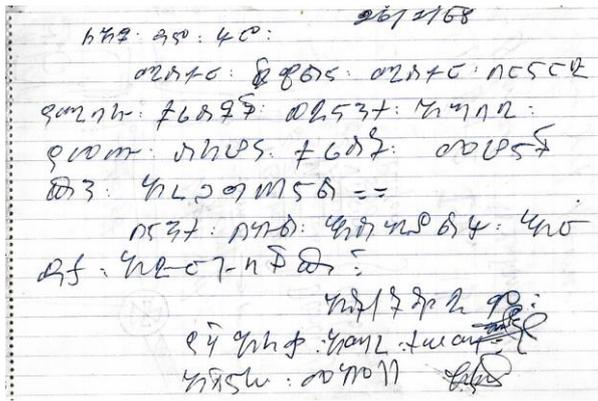
lui disons que nous explorons la région, peu connue des européens. Notre connaissance du pays le convainc. Il se confond presque en excuses pour notre arrestation.

Lui-même a beaucoup voyagé. Marin dans l'Ethiopian Navy, il a fait escale dans des dizaines de ports, Hambourg, Bombay, Singapour... Il est l'administrateur de ce village, détaché par le ministère de l'Intérieur. Il existe une solidarité entre grands voyageurs : il s'absente un moment puis revient avec sa femme, une belle amhara, et une thermos de thé.

Nous sommes libres dans les limites du village où nous n'avons pas grand-chose à faire. Le vieux militaire en uniforme impérial, qui était sur le point de nous tirer dessus quelques heures auparavant, redouble maintenant d'obséquiosité. Le soir, nous l'avons vu pas très frais imbibé d'araki, affalé sur une table vermoulue. L'homme à l'éléphantiasis traîne ses jambes lestées d'œdèmes. C'est assurément lui qui avait alerté les autorités de notre présence, puis Makonnen avait rameuté les miliciens. Des hyènes hurlent toute la nuit et une détonation se répercute dans les montagnes. Un lion a sans doute été tué. Ils attaquent le bétail, parfois même dans la journée.

Il n'est plus question d'aller plus loin vers l'ouest. Makonnen ne nous propose pas d'autre choix que retourner à Nekempti, la capitale du Wollega, sur la route du retour le plus direct vers Addis-Abeba. Autant dire que nous sommes diplomatiquement expulsés de la région. La détonation de la veille provenait bel et bien d'un tir sur un lion, à 200 mètres seulement du village. On trouve dans cette région une variété rare de ce félin : le lion aquatique, qui passe le plus clair de son temps à folâtrer dans l'eau.

Le matin, après le thé, nous prenons la route à pied avec Makonnen armé d'un fusil Terni modèle 1931 et de six balles, pour le cas bien sûr où nous croiserions la route d'un lion. Un autre tonton flingueur nous accompagne. Nous arrivons à Dabus-village, un bourg un peu plus important que Bambesi où nous retrouvons notre bourricot. Comme il n'y a plus lieu de le garder, nous le vendons à vil prix à Makonnen. Près d'une cabane sur le bord de la route, Il nous fait promettre d'attendre le véhicule pour Nekempti le temps qu'il faudrait : une journée, deux s'il le faut, ou même trois. Cette insistance confirme la détermination de Makonnen à nous voir quitter les lieux. Il a certainement commandé expressément le véhicule, et pour être sûr que nous ne ferions pas faux bond, il nous a collé un ange gardien : le milicien armé d'une carabine, chargé, selon son expression, de veiller sur nous. Il n'aura aucun état d'âme pour nous tirer dessus s'il nous venait la malencontreuse idée de lui fausser compagnie.



Un orage éclate au moment où Makonnen prend congé de nous.

Il griffonne sur une feuille volante ce que nous pensons être un laissez-passer en amharique. Il nous le remet en insistant sur la nécessité de le montrer au moindre contrôle, puis nous nous installons dans un *chai bet*,

une maison de thé sans fenêtre ni lumière pour attendre le véhicule officiel.

C'est en réalité un camion Mercedes qui arrive en tortillant et en se tordant en tous sens sur la piste détrempeée. Il s'arrête à notre niveau. Le plateau dans lequel se serrent des familles résignées, leurs enfants endormis sur les genoux ou cramponnés aux ridelles pour ne pas valdinguer d'un côté à l'autre, est une véritable cage à barreaux. On dirait un ancien fourgon cellulaire. À cause de la barrière de la langue, les passagers ne sont pas causants. Les enfants nous observent comme des bêtes curieuses. Nous descendons à Mendi juste avant le coucher du soleil.

Un étranger barbu aux allures de viking dîne dans le petit restaurant où nous avons commandé un plat au *kai wot*. Il mérite bien son nom « sauce rouge » : on ne fait pas mieux, hormis l'harissa maghrébin, pour arracher la gueule. L'étranger est un ethnologue suédois, Sven, qui nous confirme que la région du Dabus est ce qu'il appelle « une zone à emmerdements ». Quand ce n'est pas avec les autorités locales, c'est avec des tribus vivant dans les basses-terres, peu accueillantes et même franchement hostile, que la situation peut dégénérer. « *Avec les sbires de Makonnen, vous avez eu de la chance,* » nous apprend-t-il. « *Plus loin, les tribus ne s'encombrent pas de vaines tergiversations. Si des visiteurs posent un problème, et le seul fait d'être chez eux en est un, ils les tuent.* »

Sven nous emmène vers un bar à filles. Dans les rues voisines s'alignent les habitations des prostituées indépendantes. Un tube en néon rouge, au dessus de la porte, indique que la fille est disponible.

Joël parle d'Azib à l'ethnologue et il lui donne les coordonnées du bar où elle travaille. Sa tignasse blonde aura du succès auprès des serveuses. Lui, en échange, nous livre toutes les adresses des dancings sur la route entre Debré-Zeit et Addis-Abeba, qu'il classe par jouissance décroissante. En tête, le Bambolino, puis l'Afric, le Marathon, le Zebra, le Viking (eh oui), le 500, le Million... Il y en a beaucoup d'autres, avec parfois cinquante filles aguichantes qui tapinent et parlent l'anglais. Aucun droit d'entrée, la

bière est très bon marché (un dollar éthiopien), la passe est de trois à cinq dollars, la nuit à dix dollars plus deux pour la chambre. Si la fille a le client à la bonne, elle prépare même le petit déjeuner. L'ethnologue dessine un plan au dos du laissez-passer de Makonnen qui prend soudain pour nous de la valeur.

Le surlendemain, nous sommes de retour à Addis-Abeba, au Shoa Hotel. Joël retrouve sans tarder Azib, ravie de retrouver son Giovanni. L'ambiance crapuleuse n'a pas changé dans ce bref laps de temps. Il faut être sur ses gardes en permanence. Les velléités d'agressions – elles ne vont pas bien loin – sont quotidiennes.

Greame, un Écossais, parvient à nous persuader que le Sunshine Hotel voisin est autrement plus confortable que le Shoa, omettant de préciser qu'à cause des fines cloisons en contre-plaqué, on entend les moindres détails sonores des ébats qui se déroulent de l'autre côté, et la réciproque est vraie aussi. Il voyage en kilt, ce qui provoque l'hilarité générale dans le bar d'Azib où personne n'avait jamais vu d'homme en jupette. Pour le taquiner, Joël tente de la relever délicatement pour vérifier si, comme le veut la tradition, il ne porte rien dessous. Il la rabaisse d'un geste exaspéré sans que le mystère soit résolu, mais ça a amusé les filles. Il a des principes Greame, il se refuse aux filles vénales. Nous nous demandons comment il peut ou pourra rester chaste et innocent dans un pays où 800 000 filles travaillent dans des bars.

Joël file le parfait amour avec Azib, qui adore s'afficher dans la rue au bras de son *frengi*, arborant la montre japonaise qu'il lui a offerte.

Dans la cour du National Hotel, les filles picolent du *zibib*, une sorte d'anisette à 40 ou 50 degrés qui d'ordinaire se boit diluée. Elles boivent à même la bombonne de cinq litres, reposant contre leur bras, le doigt passé dans l'anneau près du goulot. Elles tiennent bien l'alcool et se battent en rigolant pour monter sur une moto qu'elles manquent de faire tomber. C'est la révolution parmi elles lorsqu'une grande fille en bigoudis, nue sous un jupon transparent et déjà passablement éméchée, grimpe sur la selle et s'y tient debout en haranguant tout le monde.

Le soir, dans le restaurant typiquement éthiopien voisin, les filles sont déchaînées, surtout celle qui porte un pin's de Lénine agrafé au bout du sein, qu'elle offre volontiers aux caresses. Des Allemands, dans la salle, sont déjà bien émoustillés et quasi-hystériques. Je me méfie d'eux. Je sais d'expérience que d'une minute à une autre, ils peuvent passer du copinage vulgaire à la menace et à la bagarre. À leurs coassements se mêlent les rires des serveuses. Une altercation éclate au fond de la salle, mais comme elle est très sombre, on ne voit rien. Une fille quitte le restaurant le nez en sang. Un calme pesant retombe dans la salle. Ça chuchote à la table des allemands.

Il n'aurait pas dû... Sur le tard, comme dans la chanson de Jacques Brel, tout le monde lève dans un bruit de tempête, et tous quittent la salle, pas forcément seuls.

Dans les rues d'Addis-Abeba, le couple que forme le grand *frengi* et sa jolie érythréenne ne passe pas inaperçu. Dans le quartier, Joël est devenu par dérision « Mister Azib » mais il n'en a que faire. Les quolibets le laissent aussi indifférent que dans le temps à Djibouti, quand il remplissait les jerrycans des femmes des quartiers.

La randonnée vers l'ouest ayant échoué, nous changeons nos projets. Joël compte visiter le Nord-Yémen, Sanaâ et ses milliers de spectaculaires maisons-tours en pisé à motifs géométriques, dans la vieille ville, dont la plupart sont antérieures au XII^{ème} siècle. Je l'accompagnerai jusqu'à Djibouti, où j'irai rendre visite au couple Arnaud qui tient l'hôtel *La Siesta*, où j'avais travaillé pendant cinq mois au cours de mon périple de deux ans à travers l'Afrique et l'Asie.

Je précède Joël d'une semaine. Il arrive à Djibouti un jour de pluie, un phénomène rare qui ne dure que quelques minutes. Joël s'envole pour le Yémen où il reste quelques jours, puis je le retrouve à Djibouti.

Un nouveau visa est nécessaire pour rentrer en Éthiopie. Ne bénéficiant plus du statut de résident djiboutien, comme ce fut le cas lorsque j'avais travaillé à *La Siesta*, je suis soumis à la règle générale, tout comme Joël : la présentation d'un billet d'avion de sortie d'Éthiopie. Nous tentons vainement d'amadouer le fonctionnaire éthiopien en lui rappelant que nous pouvons quitter son pays par le train et revenir à Djibouti, mais rien n'y fait : pas de billet d'avion de sortie, pas de visa d'entrée.

Le vol le moins cher relie Dire-Dawa, à 350 kilomètres de là, à Djibouti. Nous achetons les billets.

Au consulat, le fonctionnaire est quelque peu étonné de constater que pour quitter Djibouti, nous lui présentons des billets d'avion qui nous y ramènent. Il comprend rapidement le subterfuge ; par une logique imparable, nous prenons l'administration à son propre jeu. Il nous gratifie d'un sourire entendu, nous demande de patienter quelques minutes et s'en va avec les passeports. Il revient avec les visas, mais valables trente jours seulement au lieu des trois mois accordés à Paris.

Nous tentons d'annuler nos billets auprès de l'agence d'Ethiopian Airlines et nous les faire rembourser. L'employé refuse, à moins que nous annulions également nos visas, ce qui aurait représenté un cas de force majeure. Nous décidons de conserver les billets. Nous trouverons certainement un moyen de résoudre ce problème à Addis-Abeba.

Nous rentrons en Éthiopie comme nous en étions sorti : par le CFE, le Chemin de fer Franco-Ethiopien construit trois quarts de siècle plus tôt, il relie Djibouti à Addis-Abeba en traversant l'aride désert Danakil avant de grimper jusque sur les hauts-plateaux. La locomotive Diesel a déjà fait le trajet des centaines de fois.

Le train franchit sans s'arrêter le barrage qui entoure la ville. Dans l'autre sens, le contrôle des passagers est violent. Le train s'arrête de nuit entre deux faisceaux de projecteurs parallèles aux wagons. Les passagers en sont expulsés de gré ou de force puis parqués dans des enclos en fil de fer barbelés, et les papiers vérifiés à la lueur des lampes de poche par des officiers méprisants.



Des soldats fouillent les wagons à la recherche du khat, une plante dont les feuilles mâchouillées – « broutées », comme disent les autochtones – produisent des effets semblables à ceux des amphétamines. De nombreuses bottes enveloppés dans des feuilles de bananier humides sont confisquées, mais beaucoup franchiront quand même le barrage. Les passagers en règle peuvent remonter dans le train. Les autres sont embarqués dans des camions bâchés.

Le train s'enfonce d'une centaine de kilomètres dans le Territoire Français des Afars et des Issas. Érigé sur une hauteur à quelques centaines de mètres de la voie ferrée, un fortin couleur de sable sur lequel flotte un drapeau tricolore domine un paysage lunaire de cailloux et de rochers que traverse l'invisible frontière franco-éthiopienne.

Le train s'arrête à Dawenlé, dernier village avant la frontière. Des soldats français, ridicules dans leur short trop ample qui les infantilise, montent à l'avant du train puis ils contrôlent minutieusement les passagers, wagon après wagon. Un vieil homme aux cheveux blancs crépus extirpe du plus profond des plis de ses vêtements grisâtres, un papier usé aux bords racornis, déchiqueté par le temps. Il le tend à un soldat qui lui l'arrache de la main. S'adressant à ses collègues en brandissant le pauvre papier, il demande en ricanant : « C'est quoi ça ? Le manuscrit des Misérables ? ». Il arrive à ma hauteur. Je lui tend mon passeport. Il voit ma photo, me dévisage, regarde de

nouveau la photo : « Une vraie tronche d'intello ! » et l'injure suprême en prime : « Et en plus, il est né à Paris ! » Joël ne cumule aucune tare.

L'arrêt s'éternise. Il dure trois heures. À Adélé, du côté éthiopien, un contrôleur et deux militaires montent à leur tour dans le train. Silencieux et le regard mauvais, ils dépiautent aussitôt les paquets et les baluchons des voyageurs qui n'osent pas se



révolter. Ils remplissent un grand panier avec tout ce qui les intéresse. C'est la routine, les aléas du voyage. L'un des militaires ouvre la braguette d'un passage. Il porte plusieurs pantalons les uns sur les autres afin de les passer en contrebande. Il lui colle une gifle retentissante. Le ton monte. Des femmes glapissent, les policiers hurlent. Les militaires forcent des gamins de dix à douze ans à ouvrir leur veste : eux aussi en portent d'autres, et des tee-shirts aussi dessous, malgré la chaleur étouffante. Chemises et pantalons volent en tous sens, mais ils ne sont pas confisqués. Contrôleur et militaire s'abstiennent de tout contact avec les

femmes qui ne se gênent pas pour les abreuver de ce qui est sans sans doute une bordée de noms d'oiseaux. L'un des sbires continue à remplir son panier de toutes sortes de boîtes et de petits sacs et sachets qu'il examine rapidement avant de les enfourner dans sa besace. Des gamins terrifiés, boudinés de la tête aux pieds de vêtements de contrebande, sont déshabillés sans ménagement. L'un d'eux, recroquevillé par terre car il avait eu le mauvais goût de se rebiffer, se fait rouer de coups de pied et de claques. Leur besogne terminée, contrôleur et ses acolytes passent au prochain wagon d'où retentissent bientôt des cris et des récriminations tandis que les hommes et les enfants se rhabillent silencieusement en hâte avec ce qu'ils trouvent par terre.

À l'arrêt à Nazareth, dans les contreforts des plateaux, puis à l'arrivée à Addis-Abeba, des hommes se fauillent dans des trous ménagés au-dessus des portes des wagons et s'en extirpent des brassées de fripes de contrebande.

Azib est heureuse de retrouver son *frenji* voyageur.

Nous devons changer de l'argent, mais pas en banque. Le marché noir est beaucoup plus lucratif. Selon le pays, le taux peut être jusqu'à dix ou quinze fois plus élevé que

sur le marché officiel. À Addis-Abeba, pour un dollar à la banque, nous en obtenons sept au noir. Des âmes vertueuses expliquent dans des guides de voyage et dans des magazines touristiques que le marché noir gangrène un pays, qu'elle ne profite qu'aux exploités et aux trafiquants. Mais ici, des commerçants inquiets par les mesures politiques prises par le Derg cherchent à convertir leurs économies en prévision d'une éventuelle et inévitable expatriation. Des rumeurs courent selon lesquelles une vingtaine de voyageurs auraient fini en prison pour avoir changé au noir, mais cela ne nous décourage pas.

L'entremetteur rencontré dans Churchill Road nous a prévenus que la transaction sera longue et compliquée. D'habitude, dans d'autres pays, le change se fait de la main à la main, souvent dans l'arrière-boutique d'une échoppe. Un rendez-vous est fixé en début d'après-midi dans une boutique de fringues à la mode. Nous avons chacun l'intuition d'une manigance. Une heure auparavant nous étions passé sur le trottoir d'en face. Il y avait dans le magasin trois types aux mines patibulaires qui n'avaient pas l'allure de client pour des robes légères. Nous renonçons à la transaction.

Malgré la révolution et l'insécurité qui font fuir les touristes, des agences de voyage sont encore ouvertes sur Churchill Road. Elles proposent des excursions vers les églises monolithiques de Lalibella alors que nous savons la région peu sûre. Des touristes furent récemment obligés de remonter précipitamment dans leur avion sous des tirs nourris. À Metemma, dans les montagnes près de la frontière soudanaise où l'empereur Yohannes IV fut vaincu en 1889 par les troupes soudanaises du Mahdi, « l'Illuminé », la guerre fait rage. Le *ras* Similé, qui a rencontré à Londres le prince héritier Asfaâ Wossen, a décidé de rétablir la monarchie et de reconquérir le pays avec sa petite armée de nostalgiques du féodalisme.

Nous expliquons à l'employé de l'agence de voyage que nous avons l'intention d'aller à Djibouti, mais que nous préférons finalement visiter l'Érythrée, et que pour cette raison nous voudrions changer nos billets de Dire-Dawa à Djibouti par d'autres, d'Axoum à Massawa *via* Asmara. Le kilométrage étant inférieur, le changement ne devrait pas poser de problème.

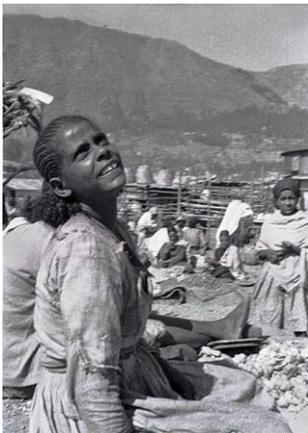
Nous nous attendons à un refus pour des raisons politiques. Si l'armée éthiopienne tient les villes, les insurgés, eux, tiennent la campagne, et quoi qu'il en soit, la région est troublée. Nous comprendrions qu'il ne soit pas questions que des étrangers s'y fourvoient, mais contre toute attente, l'employée accepte de transformer nos billets. Nous retrouverons Asmara que Joël avait rapidement traversé après ses aventures

soudanaises, et dont j'avais apprécié l'atmosphère très italienne quelques mois auparavant.

Joël vient-il d'annoncer à Azib un prochain départ, mais cette fois sans retour ? Toujours est-il que ce soir-là, des éclats de voix et des lamentations proviennent de la chambre voisine. Joël tourne en rond au milieu de la pièce, signe chez lui d'une grande exaspération doublée d'un profond embarras. Assise au bord du lit, vêtue seulement d'une jupe courte, Azib soliloque en pleurs, mêlant le tigrinya, sa langue natale, à l'amharique. Elle se lève subitement et agrippe Joël. Sa décision est prise : avec ou sans passeport, s'écrie-t-elle en italien, elle partira avec lui, elle le suivra partout. Elle ne craint ni les cailloux de la route, ni la prison si elle était arrêtée. Puis elle se rassoit. Joël ne dit rien. Il n'a pas eu besoin d'une traduction pour comprendre. Elle sanglote en marmonnant quelques mots en italien. « *C'est quoi, ce qu'elle dit là ?* » me demande-t-il lorsqu'il croit saisir quelques bribes. Je lui traduis : « *Elle dit qu'elle n'est qu'une fille de bar, qu'elle n'est rien* ». Joël cherche des mots mais ne les trouve pas. Elle conclut par quelques soupirs, répétant plusieurs fois : « *E cosi...* » « *Ça veut dire quoi ?* » demande Joël. « *C'est ainsi* ».

Le lendemain matin, elle nous accompagne jusqu'à la gare routière où, résignée, elle regarde son *frengi* partir pour Dessié sans espoir de retour.

Nous arrivons dans la capitale du Wollo entre deux haies de miséreux, certains aveugles, d'autres éclopés, qui psalmodient ces lancinants chants que l'on entend



partout dans le pays. Je retrouve l'hôtel où je m'étais arrêté pendant la grande famine en 1973, au cours de premier voyage dans ce pays. Dessié est assurément le lieu le plus déshérité de l'Éthiopie Nouvelle. Tous les malheureux descendus des montagnes environnantes ont échoué sur les trottoirs ravinés, au pied des maisons basses lépreuses. Deux ans après, la famine laisse encore des traces. Selon le quotidien *Ethiopian Herald*, dont j'avais trouvé un exemplaire à Addis-Abeba, 12 % de la population est

encore dans le besoin, reliquat de quatre années de sécheresse et aussi, précise le journal, « *de la folie et de la négligence du régime passé* ». Lequel régime la paya au prix fort. Quelques années plus tard, une autre sécheresse mobilisera cette fois le monde entier.

Dans le centre-ville, quatre hommes marchant d'un pas rapide, portant sur un lit de cordes un corps roulé dans un linceul, suivi d'un long cortège de miliciens hirsutes, le

regard dur, brandissant des lances et des fusils, nous rappellent que région est en guerre.

La montée vers le nord du pays continue à travers de fantastiques paysages de montagnes escarpées et de gorges impressionnantes, par une vertigineuse route en lacets jusqu'au col d'Alamata. Dans tous les autocars, trois cadrans au-dessus du chauffeur indiquent la température, l'heure et l'altitude. Quand l'aiguille de l'altimètre va dans un sens, celle du thermomètre va dans l'autre. L'autoradio grésille au rythme des cahots plus qu'il ne diffuse des chants traditionnels. La descente le long des précipices oblige l'autocar à manœuvrer serré.

Nous arrivons à Makallé, un village des hauts-plateaux balayé par le vent sous un ciel gris et bas. Dans un recoin, quatre gosses d'une dizaine d'années au regard craintif, blottis tout nus sous l'unique couverture en haillons qui recouvre leurs têtes et leurs épaules, ne parviennent pas à se protéger du froid cinglant. Sur la place du marché presque vide, les silhouettes des dromadaires sur un fond de nuages tourmentés crépusculaires paraissent irréelles dans le crachin. Leurs flancs sont chargés d'épaisses plaques de sel rectangulaires d'un mètre de long découpées à Dallol, dans le désert Danakil, quelques milliers de mètres plus bas, sous le niveau de la mer. Le regard hautain, ils attendent dans que l'on vienne les débâter de leur pesant chargement.

Comme dans tous les villages de montagne, une agréable odeur de feu de bois d'eucalyptus se mêle à celle de l'encens. Sur le pas des portes, les femmes torréfient le café à même le sol sur des petits foyers de braise. Une boîte de conserve vide posée à l'envers sur un piquet en bois indique que dans les *talla bet*, les miséreuses maisons à *talla*, cette imbuvable décoction de plantes, est prête.

L'autocar nous amène à Adigrat, d'où une route continue vers l'Érythrée, de l'autre côté du pont aujourd'hui fermé qui franchit la rivière Marib. Au milieu du pont, c'est le changement civilisationnel : le cailloutis laisse la place à un ruban d'asphalte. L'autre route, que nous prendrons le lendemain, mène à Axoum, où nous devons prendre l'avion.

Il est difficile de trouver un hôtel car des militaires de retour d'Asmara ont réquisitionné toutes les chambres. Ils envahissent les rues. Sillonnée par des camions de l'armée, grouillante de soldats en tenue de combat, bardés de fusils et de mitrailleuses, Adigrat est une ville en guerre.

Le nord de l'Abyssinie est la région des *ambas*, ces plateaux habités entourés d'à-pics de plusieurs dizaines de mètres. Une abbaye copte perdue depuis des siècles sur

l'*amba* de Debre Damo. Des cultures et du bétail permettent à la congrégation de vivre en autarcie. Entourée de falaises abruptes, l'abbaye n'est accessible qu'en s'installant dans un panier suspendu au bout d'une longue corde en sisal terriblement fatiguée que les moines hissent à la force de leurs bras.

Axoum est connue pour ses magnifiques vestiges historiques, des stèles sculptées et un magnifique obélisque de 35 mètres, dernières traces d'un empire florissant qui fut, avec Rome, la Perse et la Chine, l'une des quatre puissances du IV^{ème} siècle avant notre ère jusqu'au VI^{ème} siècle, et dont on a oublié qu'il fut le premier à instaurer le christianisme comme religion d'État. L'un des palais aurait été celui de la reine de Saba et selon l'Église orthodoxe éthiopienne, un coffre en bois dans l'église Mariam Seyon serait l'Arche d'alliance.

Nous nous rendons à l'agence de l'Ethiopian Airlines pour faire valider nos billets. Elle se trouve dans un modeste bungalow au bord du modeste aéroport dont la piste est en herbe. Le seul employé affirme qu'une autorisation spéciale est obligatoire pour entrer dans Asmara. Il est tout à fait disposé à nous laisser partir par le prochain avion, mais il est catégorique : le même avion nous ramènera à Axoum. Nous lui disons que nous sommes libres de faire ce que nous voulons de nos billets, quitte à être refoulé.

Il nous donne rendez-vous ici même le lendemain.

* * * * *

* * *

*

Asmara, Massawa

À l'heure dite, le matin, nous attendons l'avion. Il est en retard.

Un vieux bimoteur Douglas DC-3 des années 1930/40, surnommé en France « la 2cv de l'air » pour sa robustesse légendaire, arrive au loin. De longues flammes jaunes s'étirent et dansent sous son aile droite, derrière le carénage du moteur. Il se pose néanmoins sans encombre et sitôt les moteurs arrêtés, les flammes s'éteignent. Des passagers descendent sans excitation particulière, comme si l'incendie était une péripétie normale pour eux. Le pilote examine par en-dessous le moteur défaillant, puis il remonte dans la cabine. Des passagers que l'incendie n'a pas plus impressionnés que les autres, des paysans pour la plupart, montent également. Les hélices se mettent à tourner dans un grondement de bon aloi. L'avion pivote, s'élance sur la piste herbeuse, puis il décolle. Des mauvaises langues affirment qu'Ethiopian Airlines en perd un chaque année.

Au milieu de la journée, l'avion que nous attendons n'est toujours pas arrivé. Sous ces latitudes, le temps est une notion très élastique.

Il arrive enfin. C'était lui aussi un DC-3. La cabine des passagers vieillotte et usée sent le moisi. Le verre des hublots rectangulaires tient à peine. L'espace est étriqué. L'avion décolle dans la bruine qui estompe les lointains. Nous dépassons la rivière Marib. Le vol à bord du vieux coucou jusqu'à l'aéroport Yohannes IV, à Asmara, ne dure que trois quarts d'heure. Mais contrairement à ce qu'il nous avait été affirmé, il n'y a aucun contrôle à l'arrivée.

Joël retrouve la ville où il avait atterri avec Roland après avoir quitté le Soudan, et je retrouve cette ville à l'atmosphère si italienne où en des temps meilleurs, j'avais apprécié le *caffè latte* et le capuccino en terrasse, et les taliatelles au parmesan. Aujourd'hui, de nombreux magasins sont fermés et des militaires sont en faction aux principaux carrefours. Il n'y a pas beaucoup d'animation. J'avais proposé d'aller au *Lake Tana Pension*, mais l'établissement n'existe plus. L'enseigne a disparu. L'hôtel où Joël et Roland était descendu est fermé. Nous allons finalement au Saint-Georges Hotel que je connais de réputation. L'immense bar L'Impero au coin de deux avenues, autrefois si fréquenté pour ses pizzas et sa bière pression, est en léthargie, la terrasse déserte et les rideaux de fer à moitié descendus.

Nous ne sommes pas décidés à nous attarder dans la décevante capitale de province, tant l'ambiance est morne. Le couvre-feu dès 19 heures 30 nous consigne dans nos

chambres austères pauvrement meublées. Nous n'avons plus de vie nocturne, comme à Addis-Abeba. Nous nous couchons avec les poules, mais seulement au sens figuré.

Un autre DC-3 nous emporte vers le port de Massawa. Après avoir passé la falaise qui borde la ville, nous apercevons tout en bas la route célèbre pour ses innombrables lacets qui serpente en quelques dizaines de kilomètres du plateau à 2 200 mètres d'altitude jusqu'à la mer Rouge. Le vol ne dure que vingt minutes, mais comme l'avion n'est pas pressurisé et que la descente est rapide, mes oreilles bourdonnent. Les sons me parviennent assourdis comme si j'étais sous l'eau.

Massawa l'ottomane n'a rien à voir avec l'italienne Asmara. La ville est répartie sur des îlots de corail reliés par des jetées. Les maisons rappellent celles de Djibouti, avec leurs fenêtres ogivales protégées du soleil par des volets dont le quart inférieur se relève. Comme partout sur les rivages de la mer Rouge, la moiteur est palpable. De nombreux édifices gris ou jaunâtres sont en ruines, d'autres se délitent dans le sable qui envahi les rues et les ruelles.

Très peu d'hommes parcourent les rues ; tous sont âgés. Il y a des chats, beaucoup de chats aux yeux ronds. Couchés au milieu de la chaussée, affalés sur des pierres brûlantes, ils nous suivent de leur regard énigmatique et se sauvent avec grâce lorsque nous les approchons.

Pour nous remettre du vol, nous nous installons dans une sorte d'aquarium, le Bar degli amici, le « bar des amis ». Des filles en robe courte et légère que le vent emporte passent dans la rue et nous sourient. Les marins ne descendant plus des navires, quand il en arrive un, nous sommes pour elles une promesse de moments meilleurs. À quelques pas de là, l'affiche prémonitoire d'un cinéma fermé depuis très longtemps tombe en lambeaux mais annonce encore le dernier film qui s'y était joué : *L'uomo con mille donne*, « l'homme aux mille femmes ».

Personne ne vient nous servir. Nous partons à la recherche d'un hôtel.

Nous nous installons au Ras Alula Hotel, une modeste maison de plain-pied dont les chambres s'alignent de chaque côté d'une étroite et longue courette. Elle s'ouvre à l'est sur un bras de mer tiède qui clapote mollement au pied d'un tas de gravats. La femme qui tient l'hôtel, une Érythréenne lasse et peu bavarde, nous apprend que nous sommes ses premiers clients étrangers depuis onze mois. Les Italiens, nombreux dans la ville avant la guerre d'indépendance, sont pour la plupart partis.

L'une des rares chambre occupées l'est par un certain Shali, un voyageur de passage peut-être, ou un employé de l'hôtel. Il parle un anglais parfait et paraît ravi d'avoir de la

compagnie. Au bout du couloir, dans l'unique douche de l'établissement, qui a perdu sa porte, un filet d'eau tiède et saumâtre coule d'une pomme en zinc cabossée.

L'hôtel ne fait pas restaurant. Nous explorons les environs. La porte grande ouverte d'une pizzeria nous invite à y entrer. Nos pas résonnent dans une immense salle déserte à peine éclairée par le jour. Les chaises sont rangées, posées à l'envers sur les tables poussées contre un mur, au pied d'une fresque reproduisant *La Naissance de Vénus*, de Sandro Botticelli. La splendide femme à la longue chevelure blonde émerge ici d'une forêt de pieds de chaise dressés dans la pénombre. Nos voix résonnent dans le vide et, les effets de la pressurisation ne s'étant toujours pas dissipés, les sons me parviennent toujours en sourdine, accentuant l'étrangeté marine des lieux.

Une Érythréenne toute de noir vêtue, que nous n'avions pas vue entrer dans la salle, nous demande en italien ce que nous voulons. Elle paraît désespérée par notre intrusion. Elle n'attend plus de clients depuis longtemps. N'importe quel repas, même le plus simple, nous ferait plaisir. Elle réfléchit un instant, disparaît, puis revient avec un plat de *doro wat*, du poulet en sauce. Nous nous demandons si elle ne l'avait pas préparé pour sa famille. Elle tire vigoureusement et avec fracas une table jusqu'au milieu de la salle, dispose des chaises ainsi que le couvert et nous laisse seuls.

Massawa est une ville étrange et étrangement silencieuse. Aucune automobile n'y circule et les rares bruits, ceux des pas mesurés des rares passants, sont absorbés par le sable.

Il n'y a pas grand-chose à faire dans cette ville irréelle, dont le seul avantage sur Asmara réside dans le fait qu'il n'y pas de couvre-feu. Nous nous laissons attirer par les guirlandes lumineuses d'une sorte de guinguette, le Trocadero Night-Club. Un haut-parleur diffuse de la musique de variété toute en miaulements de guitare électrique. Il y a là des hommes, peut-être des soldats éthiopiens d'une caserne voisine, en civil pour l'occasion. Nous ne payons pas de mine, mais les visiteurs manifestement venus de loin que nous sommes, nous octroient un prestige que nos vêtements usés contredisent. L'un des hôtes nous offre de la bière.

Une femme m'invite sans dire un mot pour un slow. Son visage rappelle celui de l'actrice italienne Sophia Loren. Elle a le même maintien, le même regard distant et, je l'apprendrais plus tard, elle aussi s'appelle Sophia. Sur le front, juste au-dessus du nez, une croix à branches égales est tatouée, signe de son appartenance à la communauté chrétienne. Les hommes qui font tapisserie sont quelque peu étonnés et envieux, pas parce que je danse avec celle qui est assurément la plus belle femme du

club, car elle est là pour cela, mais parce que pour plus de confort, je me suis débarrassé de mes Pataugas déchetés pour danser pied-nus, comme un loqueteux. Aucun d'eux n'aurait osé le faire. Les occidentaux ont de l'argent, ils peuvent tout se permettre.

La dernière danse terminée, Sophia m'entraîne hors de la piste et m'emmène à travers la sombre *via Reggio*, une rue sablonneuse sans trottoir, jusqu'à une haute bâtisse jaune aux nombreux volets plus ou moins relevés comme des sabords de navire, qui ressemble justement à un navire échoué. Dans un étroit boyau sans lumière, de vieilles marches branlantes mènent à sa petite chambre éclairée par une ampoule. Elle est toutefois joliment arrangée avec un grand lit un peu branlant et un cosy recouvert de napperons et d'une rangée de flacons de parfum, dont un de *Soir de Paris* aux profonds reflets bleu nuit. Elle se déshabille en silence, se couche et m'attend. Nous retournons ensuite sans rien nous dire au Trocadero, où Joël semble s'être lui aussi absenté un moment.

* * * * *

Nous n'apercevons du port que l'énorme cheminée noire à étoile rouge d'un cargo soviétique, derrière des entrepôts. Nos pas nous mènent jusqu'à la boutique de « curios » de Kostantinos Panas, un vieux Grec installé à Massawa depuis toujours.

C'était une sombre caverne invraisemblable, un antre aux murs tapissé du sol au plafond de bibelots et de boîtes à bijoux, tous en coquillages. Il y en a plein les étagères, des amoncellements de souvenirs kitch, des collections d'œufs d'autruche, certains posés sur un cerclage en ébène, d'autres entassés dans des paniers qui forment de monstrueux nids. Nous distinguons dans des recoins des squelettes de corail blanchis et d'autres curiosités insolites, des souvenirs typiques qui se vendent sur tout le littoral de la mer Rouge et à Djibouti, comme ces spectaculaires mâchoires de requins hérissées de dents triangulaires et des rostres de poisson-scie qui pendent du plafond.

Kostantinos Panas étale ses trésors sur le peu de place qu'il parvient à dégager sur le comptoir : des cristaux de quartz, des dents de requin de toutes les tailles, des coquillages vernis, des bijoux en argent comme en portent les femmes es tribus environnantes. Il déverse sur la table une poignée de thalers Marie-Thérèse usés, d'autres montés en lourds colliers.

Je lui achète par courtoisie un collier de grosses perles d'ambre craquelé, des griffes de félin et des minéraux, et Joël un cabochon en obsidienne noire qu'il fera ensuite monter sur une bague en argent rapportée du Yémen.

Notre compagnie rompt l'ennui des jours sans clients qui sont le quotidien de Kostantinos. Il nous invite au Yacht Club. Des trois mille ressortissants européens qui résidaient à Massawa, il n'en reste qu'une cinquantaine qui ne sortent plus guère. C'est en janvier dernier, lorsque le Front de Libération attaqua simultanément toutes les grande villes d'Erythrée que tous sont partis, raconte-t-il, que presque tout le monde a quitté le pays. La démonstration de force des insurgés avait impressionné les habitants.

Il nous aurait volontiers emmenés en hors-bord aux mystérieuses îles Dahlak, mais pour empêcher le trafic d'armes, la marine éthiopienne interdit toute navigation côtière. Les éthiopiens sont devenus méfiants. Ils ne laissent entrer personne, surtout pas les journalistes.

Un grandiose coucher de soleil embrase le ciel entre les masses d'immeubles décrépis désertés de longue date par leurs habitants. De lourds nuages sombres annoncent d'une pluie qui ne tombera pas. Des grondements sourds retentissent dans les montagnes, sans que nous parvenions à savoir s'il s'agit de l'orage ou de tirs de canon.

Cette nuit-là, le vent entêtant qui mugit dans la courette m'empêche de dormir.

* * * * *

La moiteur de la ville invite aux bains de mer. Passé les gravats de chantier qui font barrage, nous pataugeons dans une petite anse d'eau cuite par le soleil, une soupe à 28°, un bouillon de culture clapotant. Des filles que nous avons croisées à proximité du Bar degli amici nous rejoignent. Elles entrent tout habillées dans l'eau qui gonfle leurs robes comme des bouées. Les seins moulés par le tissu devenu transparent flottent comme d'appétissants fruits ronds sur l'onde poisseuse. Loin de masquer leurs formes, les minces vêtements mouillés soulignent les moindres reliefs et replis de leurs corps. Elles s'immergent et après un instant où l'eau est de nouveau étale comme si elles n'avaient jamais été là, elles réapparaissent tout près et se rapprochent, cambrées pour que si quelqu'un nous surprenait, une distance aussi ténue soit-elle, paraisse exister entre nous, alors que collée contre nous sous l'eau, elles ne peuvent rien ignorer de l'effet qu'elles nous font. Les maillots, ou ce qui en tient lieu, glissent un peu plus que ce qu'il faut. La plus jeune n'est pas la moins expérimentée et sait prendre les postures les plus appropriées. De la rive déserte à ces heures torrides, nul ne pourrait deviner les attouchements sous la surface opaque des flots qui dansent mollement. Elles passent de l'un à autre, nous passons de l'une à l'autre. C'est un ballet aquatique secret, grave et muet, au cours duquel elle se laissent tout faire, font tout, mais savent se soustraire à toute velléité de pénétration non tarifée.

Elles nous emmènent ensuite vers une sorte de garage à bateau sans porte au fond duquel l'on devine des lits traditionnels, en bois et en cordes. Une forme humaine contre un mur, qui ronfle légèrement, coupe court à leurs intentions, si tant qu'elles en avaient. Un homme dort dans le local. Nous nous allongeons alors au soleil, sur la dalle en ciment qui sert à mettre les bateaux à l'eau, sagement car nous sommes bien en vue de partout.

Nous rentrons à Asmara. Après une fouille routinière mais approfondie des bagages, nous embarquons à bord d'un quadrimoteur Douglas DC-6. Il décolle dans une formidable tornade de sable soulevée par ses hélices et grimpe poussivement jusqu'en haut de la falaise qu'il survole en contournant les grandes antennes paraboliques et le radôme de Kagnew Station, une base américaine qui écoute toutes les communications dans l'Est de l'Afrique. Il décrit un ample virage pour s'aligner sur la piste de l'aéroport Yohannes IV.

Un taxi nous ramène au San Giorgio Hotel où nous retrouvons nos chambres glaciales. Une jeep armée d'une mitrailleuse lourde posée sur une colonne centrale patrouille dans les rues. Le couvre-feu est à peine en vigueur, à 19 heures 30 précise, que nous entendons des vociférations. Ça tire copieusement. Les longues rafales sont celles de l'armée gouvernementale, peu soucieuse des munitions. Les tirs sporadiques sont ceux des indépendantistes. Ils économisent leurs munitions. Joël tient à jeter un coup d'œil dehors pour se rendre compte par lui-même de ce qui se passe. Il entrouvre la porte. Une balle vint s'écraser juste au-dessus du chambranle. Un soldat réplique aussitôt avec un fusil d'assaut. Le canon de son arme étant tout près de l'oreille de Joël, la détonation est formidable. Joël recule dans la cour, un peu sonné, l'oreille vrillée et bourdonnante.

Le calme revient dans la rue. Dans la nuit, quelques détonations sporadiques retentissent dans les parages, puis une autre fusillade nourrie éclate au loin.

Au petit matin, des gamins débrouillards ramassent méticuleusement toutes les douilles pour les vendre au prix du métal à des ferrailleurs.

L'avion vers Axoum n'est prévu que deux jours plus tard. Les longues nuits, enfermés dans nos chambres, en ville sont ennuyeuses. Nous avons acheté des livres en français – eh oui... – à un gamin qui les vendait sur le trottoir avec d'autres ouvrages en diverses langues. Il essaye de nous en vendre d'autres, en italien ceux-là, en affirmant que c'est du français.

À l'aéroport, c'est l'émeute. Une foule survoltée de paysans portant des poules vivantes caquetantes, les pattes, d'encombrants baluchons qui iront en soute et même une machine à coudre à pédale, font le siège du guichet de l'Ethiopian Airlines. Des femmes en colère portent leur marmaille brailarde sur le dos. Nous apprenons que nous sommes mis en file d'attente. L'avion partira sans nous. Il est question d'un autre vol le soir, puis plus rien car le carburant manque dans les cuves de l'aéroport pour refaire le plein.

Nous passons une nouvelle nuit dans le glacial San Giorgio. Une nouvelle fois, elle est troublée par des échanges de tirs à quelques distances.

Le retour vers Axoum est cette fois assuré. L'avion est le DC-3 que j'affectionne. J'avais déjà volé à bord de ce type d'appareil l'année précédente, de Luang-Prabang, la capitale du Laos, jusqu'à Ban Houei Saï, à la frontière thaïlandaise. Les vitres étaient presque toutes fissurées, le carburant dégoulinait sur l'aile, mais le vol au-dessus de la région tenue par le Pathet Lao se déroula sans encombre.

C'est donc avec un certain plaisir que je retrouve cet appareil, mais je constate un peu surpris que sa livrée n'est pas celle de la compagnie Ethiopian Airlines. La carlingue est kaki. C'est un avion militaire, un largueur de parachutistes sans doute, dans lequel des lits de camps ont été placés de chaque côté de la carlingue. Il a été affrété pour remplacer l'appareil en panne. Le Front de Libération de l'Érythrée, n'attaque jamais des objectifs civils, mais il pourrait se méprendre et prendre l'avion pour cible. Le risque est cependant infinitésimal.

Après s'être positionné en bout de piste, les deux moteurs poussés au maximum rugissent quelques instants puis ils s'arrêtent net. Ils se remettent à rugir et une fois encore ils s'arrêtent. Nous appréhendons une nouvelle nuit dans le glacial San Giorgio. La troisième tentative est la bonne. Le moteur parvient à maintenir le régime. L'avion roule lentement, puis il s'élance au-delà de la falaise avant de revenir par une grande boucle vers le continent ferme et prendre le cap vers Axoum.

L'avion chahute dans les turbulences. Les moteurs ne tardent pas à avoir des ratés, provoquant la chute de l'appareil qui remonte dès que le régime le permet. Nous apercevons par les hublots carrés, les crêtes découpées des grandioses montagnes monter puis descendre au gré des pertes et des reprises d'altitude. Il a manifestement du mal à conserver son assiette. Les passagers stoïques et impassibles, leurs marchandises entre les pieds, sont inconscients du danger. Un bruit infernal de tôles secouées règne dans la cabine et empêche toute conversation. Un gosse vomit. L'incident est communicatif, et bientôt, plusieurs personnes dégobillent tripes et

boyaux. Les femmes s'efforcent de vomir discrètement, la tête cachée sous le voile en coton de leur châma. Des enfants pleurent. Un steward passe dans la travée et distribue, un peu tard, des sacs en papier.

Le pilote tente de maintenir l'assiette de son coucou. Juste avant de poser, les moteurs calent. L'avion tombe et rebondit deux ou trois fois sur l'herbe. Le temps pour nous et les passagers de descendre, il redécalle pour Humera avec sa cargaison humaine résignée et malmenée.

À peine sorti du terrain d'aviation, nous dépassons un monceau de tissus sales d'où émane une litanie. Un bras dressé, dégoulinant de sang, couvert de plaies ouvertes, s'agite lentement dans un nuage de mouches. C'est un lépreux. Nous sommes de retour en Abyssinie, la veille de Noël.

Il s'agit à présent de rejoindre le Soudan bien au-dessus de la région visitée lors de notre randonnée avec le bourricot. Selon la carte, nous devons prendre la du nord-ouest, sachant qu'après le village de Chelga, il faudra continuer à pied car il n'existe pas de route.

Les petits villages de huttes rondes, les *toucouls*, ne manquent pas sur le sentier. Il y en a partout dans les montagnes. Au premier d'entre eux, de joyeux enfants nous accueillent par des « *shifta, shifta* » en imitant avec le pouce et l'index le tir et le recul d'un pistolet. Des paysans poussant des ânes nous indiquent des raccourcis qui nous font gagner des kilomètres et beaucoup de temps. Nous buvons l'eau que nous trouvons au bord du chemin, assurément conchiée et compissée par les troupeaux.

Nous plantons la tente au bord d'un ruisseau. Cette promenade bucolique dans un paysage de montagnes incite aux conversations. Je perçois confusément que ma période de route touche à sa fin, que ce voyage est probablement le dernier en tant que routard. Nous envisageons nos avenir respectifs, Joël dans l'art pictural, moi dans la photographie. Il est évident pour lui que la peinture rapporte plus que la photographie. Il ne peut en effet admettre qu'appuyer sur un déclencheur puisse générer autant d'argent que des journées et des semaines de dur labeur sur une toile. Il a une vision laborieuse des tâches artistiques.

S'il lui arrive de penser à Azib, Joël n'en fait rien paraître. Il ne parle jamais de ses « amoureuses ». Ou si peu. C'est son jardin secret. « *Si ça se trouve, on a des enfants de ci de là, en Afrique* » dit-il. Je n'y avais jamais pensé.

Plus nous nous descendons vers les basses terres, plus les villages deviennent épars. En longeant un ruisseau au fond d'une gorge, nous dérangeons parfois quelque

bestiole qui se jette dans l'eau dans de gros remous mais que nous n'avons pas le temps de voir.

Au détour d'un sentier, un paysan tente de nous dire quelque chose, mais la communication est difficile. Il s'assied puis, sur la poussière de sa jambe, il trace avec un bâtonnet quelques caractères amhariques : *shifita yellem*, « il n'y a pas de bandits ». S'agit-il des rencontres que nous pourrions faire ou s'assure-t-il que nous ne le prenons pas, lui et les siens, pour des bandits de grands chemins ? Il nous offre du *johala*, des graines de sorgho qu'il vient de braiser sur un feu. Le faible grondement d'un moteur s'accroît puis diminue ; une route passe loin au-dessus, dans les montagnes. Elle n figure pas sur notre carte.

Nous la rejoignons. Un camion transportant des chèvres et des moutons nous ramasse et nous dépose à Metemma. La région est calme, contrairement aux bruits qui courent à Addis-Abeba. Nous quittons les montagnes – la forteresse abyssine – pour une zone désertique plantée de quelques arbustes et d'épineux.

Le poste-frontière soudanais est une modeste case perdue dans le désert, ombragée par de grands acacias. Des huttes sont dispersées à l'ombre des arbres. Des policiers enregistrent notre passage.

* * * * *
* * *
*

Khartoum, S/S Luxor

La gentillesse des soudanais nous change de la violence endémique en Éthiopie. La veille du nouvel-an, qui n'est pas fêtée car ici c'est le calendrier de l'Hégire qui est en vigueur, nous plantons la tente près du large lit à sec du Gash, le fleuve qui contourne Kassala. C'est là que nous commençons la nouvelle année.

Joël craint d'être reconnu par des policiers qui se souviendraient de ses péripéties après avoir tenté de franchir clandestinement la frontière érythréenne, mais il n'en est rien.

Le Front de Libération de l'Erythrée a maintenant pignon sur rue à Kassala. Plusieurs bureaux ont été ouverts avec, en façade, des affiches de propagande commémorant le 12^{ème} anniversaire du soulèvement contre l'annexion forcée de l'Érythrée par l'Éthiopie en 1962, après les dix années de fédéralisme imposé par l'ONU. Mais l'indépendance se fera encore attendre. Elle ne sera acquise que presque vingt ans après notre passage à Kassala, en 1993. Après quoi le pays plongera dans une féroce dictature.

Nous retrouvons à Khartoum l'auberge de jeunesse et l'hospitalité des habitants qui, le soir, nous convient comme d'habitude à partager le *fouhl* à même le trottoir. Notre séjour se prolonge plus que prévu car les autorités égyptiennes ne sont pas très promptes à délivrer des visas. C'est même très long. Au Centre Culturel français, qui est notre havre de tranquillité et surtout un lieu climatisé dans la fournaise nubienne, nous rencontrons Jean-François Bernies, un routard qui a déjà parcouru une grande partie de l'Afrique à vélo. Ce n'était pas son projet initial, le vélo n'était pas sa passion. Il avait quitté Paris avec une antique camionnette, une Citroën TUB (Traction Utilitaire de type B) en tôle ondulée et bas sur pattes, qui rendit l'âme dans le Sahel. Il continua son voyage avec un vélo de fabrication chinoise, un *Flying Pigeon* acheté dans un marché local.

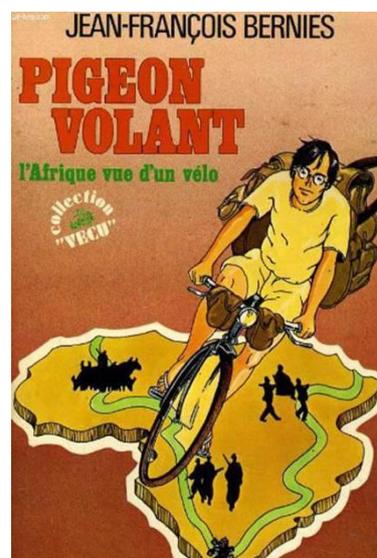
Lorsque nous le rencontrons, Jean-François est confronté à un épineux problème : après ses pérégrinations en Afrique de l'Ouest, Centrale et du Sud, son visa éthiopien obtenu à Paris est périmé depuis longtemps, et à Khartoum, le consulat refuse de le renouveler. Or, il tient absolument à se rendre dans cette terre d'aventures.

Il se trouve que j'ai quelques talents de faussaires. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que je rajeunirais un visa. J'examine celui de Jean-François. Il sera facile, sur les épaisses feuilles bleutées, d'ôter des parties du tampon ainsi que les inscriptions manuscrites avec une lame de rasoir légèrement incurvée pour n'enlever qu'une mince

couche superficielle. Ce procédé est plus propre que le grattage qui peluche le papier et trahit la retouche. De l'autre bout de la bibliothèque, Ibrahim, le directeur du Centre Culturel, nous regarde nous livrer à une étrange chirurgie, tous groupés autour du passeport posé à plat sur une table. Le visa a fort heureusement été rédigé avec un banal stylo à bille. La question de la couleur de l'encre ne se pose donc pas. Il s'agit principalement de réécrire les dates.

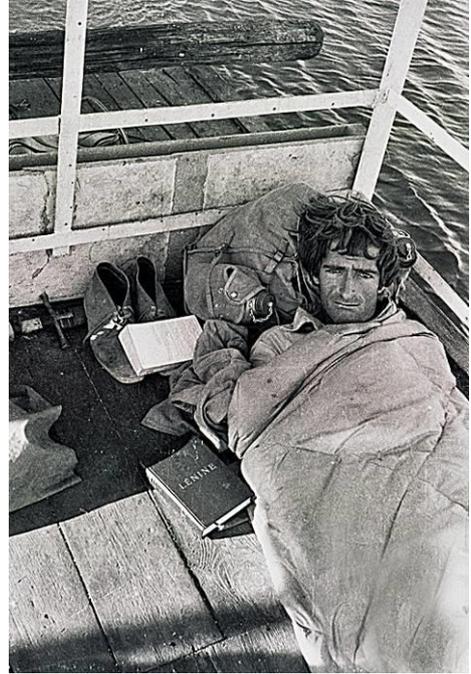
Un visa éthiopien étant valable 90 jours, le calcul de la date limite est compliqué par les subtilités du calendrier Julien en vigueur dans ce pays. En Éthiopie, l'année compte 13 mois : douze mois de trente jours et un mois supplémentaire, aux environs de septembre – le mois de *maskerem* – de six jours. Il est peu probable qu'un douanier trop zélé se lance dans des prouesses arithmétiques pour vérifier la cohérence des dates. En un quart d'heure d'un travail soigné, le visa de Jean-François est à jour. La route de l'Éthiopie lui est ouverte.

J'apprendrais des mois plus tard, grâce à une critique parue dans *Le Nouvel Observateur*, que Jean-François a raconté son aventure dans un livre publié par Robert Laffont. Le titre imposé par l'éditeur, « *Pigeon volant* », la marque du vélo, est un peu cul-cul. Jean-François raconte qu'il passa la frontière sans encombre mais une fois en Érythrée, il fut arrêté, une mésaventure banale dans ces contrées. Dans le bureau, un policier examina le passeport d'un air suspicieux et lui aboya au visage : « *Ce visa est faux ! Il vous vaudra cinq années de prison !* » Le flic bluffait sans se douter qu'il avait dit vrai.



Nous traversons le désert de Nubie en train. Il roule jour et nuit. Pour dormir tranquille, hors d'un wagon surpeuplé, nous nous sommes installés au grand air sur un wagon-plateau de la partie « marchandise ». C'était une longue plateforme en fer montée sur des essieux sur laquelle nous pouvons nous étirer à loisir dans nos sacs de couchage. Mais c'est sans compter avec le froid de la nuit rendu plus intense encore par la vitesse, et les infernales trépidations qui empêchent de dormir. Nous regagnons le wagon des passagers dès le prochain arrêt. La plupart d'entre eux étant descendus aux diverses étapes, il y a maintenant assez de place dans le compartiment pour nous allonger confortablement sur les bancs en bois.

Le train ne va pas plus loin que Wadi-Halfa, là où le Nil devient le lac Nasser sur plus de 350 kilomètres. Nous achetons des vivres pour la croisière jusqu'à Assouan, en Égypte, car nous ne sommes pas sûr que des repas seront servis à bord du navire. Nous embarquons à bord du *S/S Luxor*, un bateau à vapeur à deux roues à aubes de part et d'autre de la coque. Le rafiote a quelques décennies de navigation derrière lui. La peinture s'écaille. Nous déposons nos sacs à l'avant du bâtiment, près de l'étrave.



Le *S/S Luxor* largue les amarres au milieu de la journée. Il se laisse porter par le courant. Les roues à aube battent mollement les eaux limoneuses du Nil retenues loin en aval par le pharaonique barrage d'Assouan. Malgré le soleil haut dans le ciel, il fait terriblement froid. À la nuit tombée, le navire s'arrête un instant au pied des temples d'Abou Simbel, naguère débités en centaines de blocs remontés au sommet d'une colline artificielle afin d'échapper à l'immersion lors de la mise en eau du barrage. Dans le faisceau des projecteurs, les colossales statues contemplent la nuit de leurs impénétrables yeux de pierre.

Nous croisons un navire qui remonte vers Wadi-Halfa, son unique roue à aubes à l'arrière frappant vigoureusement l'eau afin de vaincre le courant. La circulation fluviale n'est pas très dense. Le limon du Nil s'étant peu à peu décanté, les eaux sont maintenant d'un bleu aussi intense que celui du ciel. À l'abri de la bise glacée dans nos sacs de couchage, nous n'entendons que l'incessant clapotement des roues à aube et le ressac à l'étrave. Le *S/S Luxor* ne se presse pas, il prend son temps. Nous échangeons avec des passagers des sandwiches à la sardine contre du thé brûlant.

Le navire s'amarre dans une crique désertique à proximité de l'imposant rempart en béton du barrage qui s'étire à perte de vue. Contre toute attente, nous ne quittons pas le navire. À la coupée, le portillon est fermé. Le bruit court que nous passerons la nuit à bord. Alors, dès la nuit tombée, les passagers font la fête, ils chantent et frappent des mains, accompagnés par les youyous stridents des femmes.

Au petit matin, le navire quitte la crique et s'approche à petite vitesse du barrage. Les roues à aubes tournent avec une exaspérante lenteur. Je me penche par-dessus le bastingage du côté du barrage. J'imagine non sans appréhension les puissants

remous loin sous la coque, la formidable aspiration des eaux décantées vers les conduites forcées qui les recrachent de l'autre côté de l'ouvrage en colossales gerbes nimbées d'embruns, hautes comme des immeubles. Le *S/S Luxor* s'amarré à un rocher.

Des heures s'écoulaient encore avant qu'il aborde enfin au débarcadère. La horde des passagers se rue sur la passerelle en s'appelant et en s'invectivant. Elle s'arrêta net devant un douanier à grosses lunettes de soleil, assis, rigide et droit, derrière une table en bois posée sur la jetée. Nous attendons que la troupe soit passée pour présenter nos passeports au douanier qui les tamponne mécaniquement.

* * * * *
* * *
*

Alexandrie

Nous ne nous attardons pas dans la très touristique vallée du Nil. La remontée vers le nord continue, en train cette fois, par un froid mordant. Nous ne sommes plus des voyageurs, certes pas des touristes, mais simplement des individus pressés d'atteindre Alexandrie, après une brève escale au Caire.

Une bonne partie des passagers du navire s'entasse avec valises, cartons et baluchons dans le train pour le Caire. Nous longeons le quai en cherchant des yeux un wagon un peu moins bondé. Il y en a un presque en queue, occupé seulement par quelques hommes. Nous nous installons dans un compartiment vide et sans vitre. Nous comprenons la désaffection des passagers pour ce wagon dès le train s'ébranle. Le courant d'air qui s'engouffre par les fenêtres transforme les compartiments en véritable glacière.

Il pluvine sur Alexandrie. Un froid crachin plonge la ville dans une déprimante grisaille. Tous les bruits, le brouhaha de la circulation, les coups de klaxon, les lancinantes chansons déversées par les échoppes et les cafés, tout ce vacarme se concentre dans la chambre haute de plafond de l'hôtel El Nasr. Elle ne paye pas de mine avec son mobilier démodé depuis des lustres, ses boiseries défraîchies qui se décollent du mur et le matelas, un bloc de mousse humide recouvert d'un drap, jeté sur un sommier en lames de fer.

Nous partons sans attendre glaner des renseignements quant aux traversées vers Athènes. Le navire d'une compagnie égyptienne ne partira que dans trois semaines. Les tarifs d'une compagnie italienne sont prohibitifs. Le directeur d'une agence de voyage nous propose un vol à tarif étudiant, mais nous avons de peu dépassé l'âge, ce qui triple le prix.

L'agence Adlan Travel, qui représente la compagnie soviétique Morflot, pratique des tarifs intéressants, pour un départ dans une semaine. Nous n'avons guère le choix. Au moment de payer, l'employé demande à voir les bordereaux de change. Nous qui ne changions nos devises qu'au marché noir, nous voilà fort ennuyés. Il faut changer la somme requise dans une banque, au cours officiel, et à ce taux, le prix de la traversée n'est plus aussi avantageux. Il a quasiment doublé.

Le long de la plage livrée aux embruns, une silhouette accroupie se tenait sur le muret, penchée en avant comme un grand oiseau de pierre prêt à s'envoler. C'était un homme

à ce point couvert d'une gangue de poussière grise qu'à l'instar des gargouilles des cathédrales, il semblait faire corps avec la maçonnerie. Sa carapace de crasse était son seul vêtement. Le dos tourné à la mer dans les frimas de l'hiver alexandrin, il portait son regard éteint vers la ville, par-dessus les belles passantes des quartiers riches vêtues à l'occidentale et des hommes pressés. L'extrême dénuement l'avait désésexualisé, arraché à la réalité. Il n'était plus rien, il n'existait plus.

Nous occupons nos journées en nous laissant porter au hasard des rues, en pratiquant des dérives cartographiques révélant des curiosités urbaines, des immeubles oniriques, des façades inattendues, des esplanades battues par le vent, des perspectives cauchemardesques.

Dans les rues de la ville, je pratique un genre de photographie qui ne s'appelle pas encore « photo de rue ». Je photographie les gens, la circulation mêlée de voitures et de carrioles tirées par des chevaux ou par des ânes. Un muret pare-éclats de bombes, vestige de l'époque où l'Égypte était en guerre avec Israël, attire mon attention. Mais sitôt la photo prise, deux individus m'encadrent et m'affirment qu'ils sont policiers. Je demande à voir leur carte professionnelle. Ils me présentent un document en arabe. Je les envoie promener. Le plus gros des deux écarte un pan de son pardessus pour me faire voir la crosse d'un revolver. Je les suis au poste de police voisin, également protégé par de hauts murs en brique élevés sur le bord du trottoir.



* * * * *

Nous finissons par embarquer à bord du paquebot Ukraina, immatriculé à Odessa. Il relie Alexandrie à la mer Noire en passant par Athènes.

L'Ukraina navigue à petite vitesse à travers les installations portuaires d'Alexandrie. Près de la sortie du bassin, il dépasse des sous-marins en maintenance enfermés dans des cales flottantes, puis il défile devant des croiseurs à quai dont les numéros peints en grandes lettres blanches sur leurs coques grises sont tous des triplets : le 666, le 555, le 888. Le dernier, le 525, faisait bande à part. La ville disparaît peu à peu derrière l'horizon. Nous ne distinguons d'Alexandrie que la chape de pollution jaunâtre,

puis plus rien sinon l'eau grise sous un ciel gris et la fumée noirâtre qui s'effiloche au-dessus du sillage.



Le luxe de la cabine en bois, avec ses boiseries, la moquette et le laiton brillant autour des hublots nous fait oublier le rafiot en planches sur le lac Nasser. Nous partageons une cabine de quatre couchettes avec un Égyptien discret qui craint le mal de mer. Il monte sur rarement sur le pont. Un haut-parleur près de l'oreiller de chacun des lits

diffuse en permanence un faible filet de musique classique. Par mesure de sécurité, car il peut aussi diffuser des consignes de sécurité, il est impossible de le réduire au silence.

La salle à manger est dans un style marin délicieusement rétro. Les repas sont succulents, servis par des serveuses attentives, mais trapues et peu aimables. Un homme d'affaire Égyptien couine en anglais qu'il ne mange pas de porc. Les serveuses ignorent ses récriminations et il termine sa platée de choux en chipotant pour éviter les morceaux de viande illicites. Un écureuil apprivoisé passe de temps en temps entre les tables à la recherche de miettes. Il grimpe aux rideaux pour toiser les passagers et le contenu de leurs assiettes.

Le port du Pirée est en vue sous un ciel couvert. Le retour vers la France s'effectue en train, en passant par Thessalonique et la Yougoslavie. L'hiver est glacial, la température est de -15 à -20° et les Balkans sont recouvert d'une épaisse couche de neige. Voilà qui nous change de la fournaise africaine.

Le vieux compartiment du Hellas Express est heureusement bien chauffé car nous n'avons aucun vêtement chaud. Nous profitons d'un arrêt pour descendre sur le quai et remplir nos gourdes, sous le regard médusé des habitants qui par ce froid polaire, nous voient nous promener en chemise légère. Un froid très vif est parfaitement supportable quelques instants.

Trois adolescentes délurées s'installent dans notre compartiment et se mettent en devoir d'aguicher les hommes. Elles tirent le rideau afin de nous isoler du couloir puis l'une d'elles embrasse d'emblée un passager grec sur la bouche. Elles descendent à Skoplje aussi précipitamment qu'elles étaient montées.

La neige qui tombe de plus en plus dru ralentit le train qui glisse sous un ciel plombé. Les champs, les fermes et les forêts disparaissent sous un désespérant manteau blanc parfois barré par un chemin boueux. À Belgrade, le train a déjà quatre heures de retard, et à Ljubljana, six heures et demie. Mais nous ne sommes pas pressés de rentrer. À Munich, l'Orient Express nous amène à Strasbourg, notre destination. Nous sommes le 29 janvier 1976, et à 2 heures du matin, nous traversons la ville glacée et endormie. C'est la fin de notre dernier voyage.

Joël Goulme est décédé dans des conditions mystérieuse le 5 novembre 2013, en Guinée.

* * * * *
* * *
*